

robert soulières

un été sur le richelieu

Étonnante découverte
d'une épave au fond
du Richelieu !

saint-mathias



S

Un été sur le Richelieu

Les infos coulent à flots sur notre site.
Visitez-le : www.soulieresediteur.com



**Du même auteur
pour le même public**

Chez Soulières éditeur

Ding, dong! 77 facéties littéraires à la saveur Raymond Queneau, 2005, *Sélection White Ravens*, 2006

L'épingle de la reine, 2004

Un cadavre stupéfiant, 2002

Grand Prix du livre de la Montérégie 2003

Un cadavre de luxe, 1999

Un cadavre de classe. 1997, *Prix M. Christie* 1998

Casse-tête chinois. (1990, réédition 2008), *Prix du Conseil des Arts* 1985, traduit en catalan et en castillan

Un été sur le Richelieu. 1982, (réédition 2008)

Chez d'autres éditeurs

Tristan Demers, un enfant de la bulle, biographie écrite en collaboration avec Tristan Demers, éditions des Mille-Îles, 2004

Chrystine Brouillet, romancière, roman-portrait, éditions Héritage, 1997

La faim du monde, 1994, (réédition 2007), éditions Pierre Tisseyre

Rééditions

Le visiteur du soir, 1980 (réédition 2010), *Prix Alvine-Bélisle* 1981.

Bibliothèque du Parfait montréalais (1992)

Ciel d'Afrique et pattes de gazelle, 1989

Le chevalier de Chambly, 1992

Robert Soulières

**Un été
sur le Richelieu**



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2008
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Soulières, Robert

Un été sur le Richelieu

Éd. rev. et corr.

(Collection Graffiti ; 48)

Éd. originale: Montréal : P. Tisseyre, 1982.

Publ. à l'origine dans la coll.: Collection Conquêtes.

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-029-9

I. Titre. II. Collection.

PS8587.O927E84 2008 jC843'.54 C2008-940821-7
PS9587.O927E84 2008

Illustration de la couverture : Sybiline

Illustrations intérieures : Philippe Béha

Saisie du texte: Francine Vallée

Conception graphique de la couverture :

Annie Penrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Robert Soulières

ISBN 978-2-89607-029-9 (version papier)

ISBN 978-2-89607-251-4 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-252-1 (version PDF)

Tous droits réservés



À Véronique
au cœur de porcelaine

Remerciements

L'auteur tient à remercier chaleureusement M. André Lépine, membre du comité d'histoire et d'archéologie subaquatique, pour sa précieuse collaboration.

« Nos jeunes ont de mauvaises manières,
se moquent de l'autorité
et n'ont aucun respect pour l'âge.
À notre époque, ils sont des tyrans,
ils répondent à leurs parents,
ils sont impossibles. »

Socrate
(400 ans avant Jésus-Christ)

1

— C'est plate,
il n'y a rien
à faire !



L'été s'étire vers l'automne. Les nuits sont fraîches, mais les journées terriblement chaudes. Le soleil de plomb brûle la peau. Le vent est calme, presque absent. On dirait qu'il est en vacances lui aussi. C'est souvent ainsi à la fin du mois d'août sur les bords de la rivière Richelieu.

Benoît et Laurent, appuyés sur la galerie de la maison de pierres, s'ennuient à mourir. Tout a été fait. Tout a été dit. Seule la chaleur meuble la conversation. Les jus de fruits demeurent toujours impuissants à contrer la lassitude qui les envahit cet après-midi. Laurent, malgré tout, conserve son *jean* et refuse obstinément de porter un pantalon court.

— Tu devrais mettre ton costume de bain, lui crie sa mère au moins cinq fois par jour. Tu aurais moins chaud et tu arrêteras de chialer contre la chaleur.

Mais Laurent n'entend rien et n'en fait qu'à sa tête, à la fois par gêne et par pudeur. Ses longues jambes blanches à peine poilues et son corps maigrichon l'en empêchent.

Benoît, moins pudique, porte avec fierté un t-shirt à manches courtes à l'effigie d'un groupe rock et des pantalons courts beiges. Pour lui, la chaleur l'emporte sur la pudeur.

Laurent et Benoît, deux adolescents du même âge, de la même taille, si bien qu'on les prend souvent pour deux frères ! Ils ont tous deux les cheveux châtain, le regard direct et franc. Ils sont grands et maigres. Inséparables. On voit rarement l'un sans l'autre. Mais ce n'est pas une amitié bête et aveugle. C'est une amitié avec des hauts et des bas, des tempêtes et des jours de soleil. Une amitié qui résiste à bien des assauts.

Ils sont là sur cette galerie depuis bientôt une heure à ne rien faire et à ne rien dire. Laurent mâchouille un brin d'herbe en jouant avec son éternel cube Rubik. Dès qu'il y touche, il devient sérieux et muet. Il est incapable de réussir plus de trois faces, mais le cube est devenu une véritable obsession. Benoît rêve les yeux ouverts. Finalement, son compagnon brise le silence.

— Les vacances s'achèvent et rien d'extraordinaire ne s'est passé.

— Oui, des vacances bien tranquilles, enchaîne Benoît. Et dire qu'au mois de juin dernier, on comptait les jours qui restaient avant ces fameuses vacances.

— Le temps est bizarre. Parfois, il passe vite et, d'autres fois, il devient incroyablement long.

— C'est vrai. Tiens, aujourd'hui par exemple, on n'a rien de spécial à faire ; on devrait profiter du peu de temps qui nous reste avant l'école au lieu de flâner.

— Je sais bien, dit Laurent, mais cette chaleur m'enlève tous mes moyens.

— On pourrait aller pêcher ou ramasser des grenouilles ?

— On a fait ça tout l'été.

— On pourrait faire un tour de bicyclette.

— Tu n'y penses pas sérieusement par une chaleur pareille. Je n'ai même pas la force de lever le petit doigt.

— Et si on jouait des tours au téléphone ? dit Benoît d'un ton plein de moquerie.

— Bof !

— On pourrait...

— Attendons après le souper. La chaleur va tomber, le vent va se lever ; on décidera alors quoi faire.

— Mais après le souper, il sera trop tard. Si on allait à la cabane ? propose Benoît.

— Mais il n'y a rien à faire à la cabane. Elle est toute construite. Tout le plaisir était dans la construction.

— Ce n'est pas ce que tu disais il y a quelques semaines. Enfin, franchement aujourd'hui, je ne te trouve pas très joyeux.

Et le silence revient s'installer en douce.

Au loin, une fine poussière s'élève.

— Regarde qui vient, coupe Laurent. On dirait Nathalie.

— Mais elle est folle de pédaler aussi vite par cette chaleur !

En effet, Nathalie donne le maximum ; la tête courbée vers la roue avant, elle pédale comme une forcenée. On jurerait qu'elle est poursuivie par des guêpes ou qu'elle s'entraîne pour le Tour de l'Abitibi. Tout excitée, Nathalie freine devant les deux garçons qui ont mis toute l'énergie qui leur reste pour se lever et faire quelques pas dans sa direction. Laurent, les deux mains enfoncées dans ses poches, lui demande :

— Pourquoi t'énerves-tu comme ça ?

En maillot de bain, une cuisse appuyée sur la selle de sa bicyclette, Nathalie répond tout essoufflée :

— Je crois que j'ai trouvé une épave !

— Une épave... une épave ! Tu essaies de nous faire marcher, rétorque Benoît d'un ton incrédule.

— Si c'est un poisson d'avril, c'est un peu tard Nathalie. On ne te croit pas.

— C'est vrai, je vous jure. Écoutez-moi. J'étais en chaloupe sur la rivière avec ma petite sœur Julie. Il faisait une telle chaleur. L'eau était si attrayante que j'ai plongé. Tout à coup, qu'est-ce que je vois ? Une longue forme brunnâtre qui ressemble à un bateau. Ne meregar-

dez pas en riant comme ça. Je manquais d'air. Je suis remontée à la surface. Puis, je suis redescendue aussitôt pour être bien certaine de ce que j'avais vu. C'était bien ça. Un long bateau couché sur le côté...

— C'était peut-être une vieille automobile que l'on a oubliée de récupérer, tente de préciser Laurent.

— Mais non, écoute, il y a une grosse différence entre une automobile et un bateau. Je ne suis pas folle. Toujours est-il que j'ai plongé pour voir ça de plus près et c'est vraiment l'épave d'un bateau plutôt ancien enfouie au fond de l'eau.

— Tu as des preuves ?

— Non, mais ma parole devrait suffire, il me semble ! dit la jeune fille d'un ton choqué.

— Tes histoires de trésor et d'épave, c'est bon pour les films de série B. Franchement, ne nous prends pas pour des poires. Tu essaies de te rendre intéressante, un point c'est tout.

— Ce n'est qu'un coup monté pour nous épater et pour que l'on te montre l'emplacement de notre cabane. Mais ça ne prend pas !

— Mais puisque je vous le dis ! Pourquoi je vous conteras des histoires ? Et puis, je n'ai pas parlé de trésor. J'ai parlé d'épave seulement. Bien sûr, il se pourrait, si on y mettait le temps et l'énergie nécessaires, qu'on y découvre des choses extraordinaires.

— Mais pourquoi n'as-tu pas gardé ce secret pour toi toute seule ? lance Benoît avec une pointe d'arrogance.

— Parce que j'ai confiance en vous. Parce que je ne peux pas faire ce travail de plongée toute seule. Mais je m'aperçois que j'ai eu tort.

— À ton avis, cette épave cacherait quoi ? demande Laurent.

— Je ne sais pas moi, de la vaisselle ancienne, des... je ne sais pas moi...

— Ouais...

— De toute façon, votre arrogance m'insulte et, puisque vous n'avez pas du tout l'air ni l'envie de me croire, salut ! conclut très sèchement Nathalie.

Sans perdre une seconde de plus, elle enfourche sa bicyclette et laisse les deux adolescents consternés. Pas un seul coup d'œil derrière elle. Insultée par cette méfiance, elle repart aussi vite qu'elle est arrivée. En véritable coup de vent. Laurent et Benoît restent là, décontenancés.

— Et si c'était vrai ? dit Laurent, songeur. Et si c'était vrai...

Laurent regarde son ami dans les yeux, hésite, puis crie de toutes ses forces.

— NATHALIE ! NATHALIE ! ATTENDS-NOUS ! ON ARRIVE !

2

Une première plongée



La rivière coule doucement. L'eau tiède semble rafraîchissante. Son bruit ressemble au ronronnement d'un jeune chat. Sur la berge, Nathalie, Laurent et Benoît fixent le Richelieu avec un regard plein d'espoir. L'épave est simple à repérer. Elle est presque au milieu de la rivière, à cent mètres du chalet des Martin, juste en face des quatre gros bouleaux.

La barque, qui comme toutes les barques, prend l'eau, glisse sur la rivière comme une patineuse, sans faire de bruit. Une fois arrivée en face des quatre bouleaux, Nathalie s'enfonce dans la rivière et adresse à ses amis un regard invitant.

— Alors, vous plongez ? demande-t-elle.

Laurent, qui ne sait pas trop nager, hésite un instant, puis refuse carrément. Benoît enlève son chandail et son pantalon. C'est pratique de garder un maillot de bain en dessous pour être fin prêt à des baignades imprévues.

— On y va ensemble, dit Nathalie ?

— Okay, 1, 2, 3, Go !

Les deux corps disparaissent ne laissant à la surface que quelques rides. Dans la chaloupe, Laurent observe en silence, l'œil inquiet. Laurent n'a jamais su dominer sa peur de l'eau. Il lui semble que son corps est toujours attiré vers le fond comme une roche. Peut-être qu'avec des cours ? Mais l'intérêt et la motivation n'y sont pas. Laurent trouve toutes sortes de raisons pour justifier son dégoût et sa peur de l'eau. « Et puis après tout, est-ce si grave de ne pas savoir nager ? Est-ce bien essentiel ? On peut bien vivre sans ça ! On ne peut pas tout savoir », dit-il pour s'encourager. L'important, c'est d'être capable d'assumer le ridicule de cette peur de l'eau. Laurent réfléchit à tout ça tout en étant hypnotisé par la rivière.

Benoît, par contre, est un bon nageur. Nathalie encore davantage. Une véritable sirène. À l'école, elle est l'une des trois meilleures nageuses et elle a déjà participé à des compétitions inter-écoles.

En quelques brasses, ils parviennent au fond. À cet endroit, le Richelieu a cinq ou six mètres de profondeur et il est facile de se rendre au fond en quelques secondes. Les gestes, cependant, doivent être exécutés minutieusement, car le lit de la rivière est si vaseux qu'un mouvement brusque peut tout brouiller durant plusieurs minutes. L'eau est plus

froide. La pression bloque les tympans. La situation n'est pas pénible, juste un peu désagréable.

Benoît n'en croit pas ses yeux. C'est véritablement une épave. Mais ils n'ont guère le temps d'inspecter les lieux. Le temps presse. La respiration est courte et saccadée. Il faut déjà penser à remonter. Benoît, genoux pliés, s'accroupit sur le sol vaseux afin de mieux se propulser vers la surface. Une dizaine de secondes lui suffisent pour deviner l'ampleur de la découverte.

Benoît réapparaît près de la chaloupe. Nathalie, grâce à son tuba et à ses palmes, le rejoint quelques instants plus tard.

— Alors ? fait-elle d'un air content, presque suffisant.

— C'est vrai ! C'est bien vrai ! C'est incroyable ! On distingue mal, mais c'est bien l'épave d'un bateau et non d'une automobile, dit-il en regardant Laurent. Qui aurait dit que le Richelieu cachait une épave ?

— Le malheur, c'est qu'on ne peut pas plonger à l'aise avec une si maigre réserve d'air dans les poumons, c'est trop risqué.

— C'est vrai, confirme Benoît. Il nous faudrait un équipement de plongée sous-marine pour explorer cette épave qui doit contenir des choses absolument uniques. Les vieilles choses, c'est souvent passionnant.

Laurent, écrasé au fond de la barque, est surpris et ravi.

La fin des vacances s'anime enfin. Après le calme plat, il était temps.

— Je connais quelqu'un, dit Laurent pour prendre part à la conversation, qui pourrait nous prêter l'équipement nécessaire si nous le lui demandions. Il fait de moins en moins de plongée depuis quelque temps et son équipement est assez récent et complet.

— Ah ! oui, fait Nathalie intéressée.

— Oui, c'est Fred Campeau, le mécanicien du village. On pourrait y aller à bicyclette. Après tout, on n'a rien à perdre à le lui demander.

— À trois, dit Laurent, on pourrait facilement le convaincre, tout en ne vendant pas la mèche. Il faut que cette découverte reste secrète.

Nathalie sourit. Elle est contente d'avoir trouvé l'appui qu'elle recherchait. Déjà sa découverte prend une nouvelle dimension.

— Ne perdons pas de temps, dit Benoît, et allons emprunter tout de suite le matériel de Fred.



Le garage de Fred Campeau ressemble à tous les garages du Québec. De vieux pneus, des traces d'huile et de graisse par terre, beaucoup de poussière, une distributrice de boissons gazeuses défectueuse la plupart du temps, l'essence à un prix fou et un chien qui fait semblant de dormir près d'une pompe à air qui s'ennuie : voilà le garage de Fred.

Lorsque le trio gare ses bicyclettes près de la pompe à air, Fred semble occupé. Il est seul au garage et de mauvaise humeur ; deux clients à servir en même temps : un plein d'essence et une vidange d'huile. Rien de pire, toujours dérangé, incapable de bien faire deux choses à la fois. Rien de plus insupportable que de subir l'impatience d'un client pressé.

Dans sa chemise à carreaux trop petite pour lui, Fred bougonne durant le plein d'essence. Une main féminine lui tend un gros billet. Les yeux au ciel, Fred fouille dans sa poche pour trouver la monnaie nécessaire. Pauvre Fred ! il n'a pas le cœur à l'ouvrage cet après-midi. Pour lui, durant l'été, le baseball passe avant le travail et, comme il y a un match à la télévision actuellement, ça explique tout.

— Merci, madame. Au revoir ! fait-il en serrant le mégot de sa cigarette entre ses dents.

Et Fred retourne faire la vidange d'huile du client pressé. Il jette un cou d'œil rapide aux jeunes, mais il ne prend pas le temps de

leur demander ce qu'ils veulent. « C'est encore pour gonfler leurs sales pneus ou pour une crevaison », se dit-il.

— Si c'est pour de l'air, la pompe est brisée, lance Fred durement.

Fred est un mécanicien fameux, un homme aux doigts magiques qui peuvent réparer tous les moteurs en panne : moteur de bateau, d'automobile, de motoneige, de vélomoteur, etc. Fred a vraiment le génie de la mécanique. C'est un patenteux très habile. Aucun moteur brisé ne lui résiste, qu'il soit américain, japonais ou européen. Il a l'oreille fine pour le diagnostic et des mains qui tiennent du merveilleux pour réparer.

Fred, c'est un drôle de magicien qui a toujours les mains sales et qui sent toujours l'huile, même le samedi soir.

Les manches de sa chemise sont roulées jusqu'en haut de ses biceps, ce qui les fait gonfler davantage. Fred aime bien mettre ses muscles en évidence. Ses bras larges, tatoués comme ceux d'un motard, en effraient plus d'un. Certains trouvent cela complètement ridicule (en silence bien sûr, car on n'ose pas se mesurer à lui), mais personne ne demeure indifférent à ses tatouages bizarres. Un aigle avec des prénoms féminins entre ses serres : Madeleine, Louise et Monique. On n'a jamais su si c'étaient de véritables conquêtes ou des noms fictifs

pour épater la galerie. Car, à 35 ans, Fred n'a pas encore trouvé l'âme sœur.

Fred s'affaire. Il replace énergiquement le boulon du réservoir d'huile. Le trio s'approche sans faire de bruit. Laurent murmure à l'oreille de Nathalie :

— Allez, demande-lui. Après tout, c'est toi qui as fait la découverte.

— Tout de même, il ne faut rien exagérer. Vous n'êtes pas muets, ajoute Nathalie d'un ton révolté.

— Bon d'accord, allons-y ensemble.

Ils s'approchent lentement. De plus près, Fred a l'air encore plus féroce, mais en voyant les enfants qui l'accostent, il esquisse un sourire. Laurent, rassuré et confiant, passe à l'attaque.

— ... on aimerait vous emprunter votre matériel de plongée...

Fred ne bronche pas. Il referme le capot de l'automobile avec fracas, essuyant ensuite les traces laissées par ses mains graisseuses.

— Ce sera 28 \$, dit-il au jeune homme en se dirigeant vers la caisse.

Les enfants le suivent comme des moutons.

Une fois le client parti, Fred se retourne vers eux.

— Et quoi encore ? lance-t-il. Rien que ça !

Qui a dit « demandez et vous recevrez » ? Laurent, soudainement, se sent nerveux et gêné.

— Oui, mais... seulement la bouteille, ajoute Laurent avec un léger sourire que l'on devine forcé.

— Et pour quoi faire ? Ce n'est pas un jouet. Cette bouteille me coûte 200 \$ et je n'ai pas envie qu'on me la brise.

Benoît vient à la rescousse et réplique :

— C'est important pour nous, monsieur Fred. Tout est de ma faute. J'étais en chaloupe sur le Richelieu et je jouais avec la montre électronique de mon père quand, soudain, j'ai fait un faux mouvement et elle est tombée dans la rivière. Mon père ne sait pas que j'ai emprunté sa montre. Il faut que je la rapporte ce soir avant qu'il découvre sa disparition. Vous comprenez, ajoute Benoît d'un ton très convaincant, il faut absolument que je la retrouve avant le souper.

— Ouais, ouais... marmonne le garagiste. Mais vous pourriez aller au Service des loisirs de la municipalité. On y donne des cours de plongée sous-marine, ils pourraient vous prêter l'équipement.

— C'est vrai, dit Laurent. On n'y avait pas pensé.

— Mais il est déjà un peu plus de quatre heures, fait remarquer Nathalie. On n'a pas le temps de courir jusque-là pour emprunter le matériel, faire la plongée et retourner là-bas avant cinq heures. On va vous la rapporter

intacte. Faites-nous confiance. C'est la première fois qu'on vous demande un petit service. Et puis, vous ne faites pas beaucoup de plongée depuis quelque temps...

— Si on brise, on paie, dit Laurent d'un ton ferme. Si ça peut vous rassurer.

— Bon, okay ! Je veux bien vous faire confiance, dit Fred en guise de capitulation.

Bon gars, au fond, ce Fred. Il n'a jamais su dire non bien longtemps, malgré son allure de vautour tatoué.

Le mécanicien se dirige d'un pas lent vers la remise du garage.

— Et faites bien attention, recommande Fred en vérifiant l'état de l'équipement. On n'est jamais trop prudent. Je vous prête aussi, tant qu'à y être, ma montre de plongée, mon profondimètre et une ceinture de plomb. La bouteille contient pour environ 45 minutes d'air comprimé, mais ne forcez pas la note. Rapportez-moi tout ça vers six heures, avant le souper, car je sors ce soir, dit-il d'un ton presque fier.

— Oh ! Merci, monsieur Fred. Vous êtes bien gentil, disent presque en chœur les trois jeunes.

La bouteille est lourde. On dirait qu'elle pèse une tonne, mais comme tous les espoirs sont permis, et avec les rêves de découvertes grandioses qui s'annoncent, le supplice est plus

UN ÉTÉ SUR LE RICHELIEU

facile à supporter. Les jeunes s'éloignent du garage rapidement : ils n'ont pas de temps à perdre.

Lorsqu'ils ne sont plus que de minuscules points noirs à l'horizon, Fred, en fermant la porte du garage, retourne une petite affiche où l'on peut lire :



3

— Sois prudente,
Nathalie.



Le vent se lève. La rivière frissonne. Nathalie, puisque c'est la seule qui sache vraiment faire de la plongée sous-marine (elle avait appris à l'école), enfile les bretelles de la bouteille et fixe la montre de plongée à son poignet ainsi que le profondimètre. Sa main agite le masque dans l'eau avant de l'appliquer sur son visage. Puis, elle se laisse glisser hors de la barque. Benoît, pour assouvir sa curiosité et aussi parce que la prudence l'exige, pénètre lui aussi dans la rivière. Équipé du tuba et des palmes, il pourra mieux surveiller Nathalie. « Il ne faut surtout pas commettre d'imprudences, se disent les deux nageurs. Il faut inspecter les alentours de l'épave. Bien la connaître avant de s'y aventurer. La connaître et l'apprivoiser. Prendre son temps. Rien ne presse. Ce n'est pas lors de la première plongée que l'on va tout ramasser. » Mais ramasser quoi ? On ne sait pas au juste !

Nathalie a plongé. Elle touche rapidement le fond grâce à sa ceinture de plomb. Elle s'approche de l'épave comme si c'était une bête

féroce. Sa vue est un peu brouillée, ce qui est naturel à cette profondeur. À six mètres de la surface, la distance et les objets sont déformés. Par chance, le courant est assez faible.

En conservant tout le calme qui lui reste, Nathalie, qui ne peut s'empêcher en souriant de penser aux équipées du commandant Cousteau*, examine la coque de l'épave. Soudain, plantées là sans doute depuis des dizaines d'années, des assiettes en porcelaine. Elles sont brisées. D'un geste lent, Nathalie recueille les morceaux avec précaution. Elle remonte tout de suite à la surface, heureuse de sa trouvaille.

Benoît, comme un espion qui surveille sa prochaine victime, alerte Laurent :

— Nathalie est remontée !

Accrochée à la chaloupe, Nathalie exhibe avec fierté les trois bouts d'assiettes qu'elle tend à Laurent. Ils sont fous de joie.

— Incroyable ! Incroyable ! disent-ils. Qui aurait cru que le Richelieu cachait ce trésor ?

— Ce n'est rien, ajoute Nathalie, j'ai aperçu d'autres objets. Je redescends tout de suite.

— Sois prudente, lance Laurent.

* Jacques-Yves Cousteau (1910-1977) est un célèbre océanographe français qui a parcouru les fonds marins de tous les océans du monde pour en faire des documentaires exceptionnels. Sa mission : faire connaître, aimer et protéger les mers du monde. On lui doit aussi l'invention du scaphandre autonome moderne.

Nathalie n'a rien entendu puisqu'elle est déjà au fond. Minutieusement, elle arpente la coque du navire enlisé. Le bateau est dans un état piteux. L'érosion et le temps ont fait des ravages. Le navire entier est méconnaissable. Seuls des experts pourraient l'identifier. S'agit-il d'un bateau français ou anglais ? D'un navire commercial ou d'un navire de guerre ? À quelle époque a-t-il été construit : 1700 ou 1800 ? Autant de questions qui demeurent sans réponse pour Nathalie. Sans doute que ces objets ramassés peuvent contribuer à répondre à tout ça.

Nathalie nage au-dessus d'une quantité impressionnante de poterie et de vaisselle. Il y a aussi des ustensiles, des petits pots et des marmites. Nathalie glisse quelques échantillons dans un sac qu'elle porte autour de la taille.

Le temps passe vite sous l'eau. Nathalie consulte sa montre de plongée : plus que dix minutes d'air. Fatiguée, car le travail sous l'eau est beaucoup plus exigeant que sur terre, Nathalie prend la décision de remonter. « C'est assez pour aujourd'hui », se dit-elle.

Benoît observe le déroulement des opérations. À plusieurs reprises, il est allé voir de plus près comment Nathalie se débrouille.

Essoufflée, les traits tirés par l'effort, Nathalie grimpe à bord de la chaloupe. Elle est exténuée, aussi tendue par la fatigue que par l'excitation de cette première plongée. C'est un travail

difficile. Combien faudra-t-il de plongées, de jours, pour vider cette épave de tous ses secrets ?

Nathalie dépose son sac sur le banc de la chaloupe. Les regards sont éblouis. Des ustensiles, des boutons militaires, de vieilles pièces de monnaie, une petite marmite...

— Pour une première plongée, c'est toute une réussite, clame Benoît.

— Mais tout ça est-ce vraiment à nous ? se demande Nathalie.

— Ce qui n'est à personne est à tout le monde, tranche Benoît.

Laurent et Nathalie sont surpris de cette affirmation lancée de façon aussi autoritaire par Benoît, lui qui est d'un naturel plutôt pondéré. Les regards se tournent vers lui, encore plus inquisiteurs.

— Mais oui, confirme Benoît. Ce qui n'est à personne est à tout le monde. Mon père me le dit assez souvent.

— Ton père ! Ton père ! Est-ce vraiment une bonne raison ?

— En tout cas, qui trouve garde.

— Les proverbes, c'est bien beau, dit-elle, mais nous sommes en face d'une réalité, et ça, c'est une autre paire de manches.

— De toute façon, dit Laurent pour couper court au débat, il n'est pas question de s'éterniser ici avec ce que nous venons de découvrir. Transportons tout de suite ces objets à la cabane.

Benoît regarde étrangement son ami du coin de l'œil. Laurent feint de ne pas comprendre. Une fois qu'ils ont atteint la rive, Benoît l'attire à l'écart et lui murmure afin que Nathalie n'entende pas :

— Tu ne voulais pas d'elle à la cabane au début de l'été, dit Benoît, et maintenant tu l'invites ; c'est tout juste si tu ne lui déroules pas le tapis rouge !

— Les choses ont changé, c'est tout.

— Je n'y comprends rien. Hier, tu t'entêtais et aujourd'hui tu fais le contraire !

— On lui doit bien ça, coupe Laurent. Et puis hier, c'est hier. On a bien le droit de changer d'idée, non ?

Derrière eux, Nathalie fait semblant de ne rien entendre de la discussion. Mais elle est fière. « Je vais enfin pouvoir entrer dans cette fameuse cabane si secrète », pense-t-elle.

La cabane, c'est le dernier bastion de la solitude des gars. Nathalie est contente de sa victoire sur le Richelieu et de son triomphe sur ce secret masculin.

— Remarque que moi, j'ai toujours été d'accord pour qu'elle vienne à la cabane, poursuit Benoît. C'est toi qui ne voulais pas.

— Mon œil ! Pas tant que ça ! Après tout, il faut bien mettre ce « trésor » quelque part et je pense que la cabane est le lieu le plus sûr.

— T'as raison.

Et les trois jeunes enfilent un sentier perdu dans la forêt. Non loin de là, juchée dans les arbres, la cabane, leur monastère.

Nathalie rit dans sa barbe (!) en grim pant dans l'arbre de cette fameuse cabane qui, au fond, doit bien ressembler à toutes les autres cabanes de garçons.

Non loin d'eux, un bruissement de feuilles presque imperceptible, et ce n'est pas le vent qui joue dans les arbres. Derrière eux, des bruits de pas feutrés, et ce ne sont pas des lièvres apeurés. Il y a de l'ombre sur les bosquets, et ce n'est pas à cause des nuages.

Debout dans la cabane, Nathalie, pousse un sifflement d'admiration. C'est bien construit, c'est ingénieux et fonctionnel. Des chaises en bois, une fenêtre avec une nappe verte qui sert de rideau, une petite table, un vieux matelas comme sofa et des affiches collées un peu partout complètent la décoration. L'atmosphère est chaleureuse. C'est même assez grand pour se tenir debout et marcher un peu. Le plancher fait de madriers a l'air solide.

— Vous avez dû travailler beaucoup pour construire cette cabane, pense tout haut l'invitée.

— Oui, surtout pour les madriers du plancher qu'il fallait transporter et monter jusqu'ici.

— Pour le reste aussi, lance Benoît. Mais il y a aussi Michel et Hervé qui nous ont aidés.

— Et où sont-ils passés, ces deux-là ?

— Leurs parents les ont envoyés dans une colonie de vacances pour deux semaines.

— Bizarres les parents ! Ils ont toujours peur qu'on s'ennuie lorsqu'on est en vacances.

— C'est pour ça qu'ils se fendent en quatre pour nous envoyer dans une colonie de vacances, fait remarquer Nathalie.

— ... on les dérange peut-être, dit Benoît.

— Moi, ça ne me plairait pas. Une chance que mes parents n'ont pas les moyens.

— Êtes-vous certains qu'on ne risque pas de se faire voler nos trésors ici ? glisse Nathalie.

— Il n'y a aucun danger. La cabane est ce qu'il y a de plus sûr. Quant à Michel et Hervé, ils ne seront pas de retour avant la fin du mois.

— Oui, confirme Laurent en regardant Nathalie dans les yeux. Il la trouve soudainement très jolie.

— On pourrait quand même les cacher sous cette couverture, propose Benoît.

— Faisons vite, car il faut rapporter le matériel à Fred avant six heures.

Une fois le trésor bien caché, les jeunes reprennent la route du village, celle qui mène au garage de Fred.

À leur arrivée, le garagiste est là, silencieux, regardant le match de baseball à la télévision, dans son bureau. Fred ne bronche pas et continue de boire sa petite bière froide, feignant d'être captivé par le jeu.

Laurent, en guise de salutation, le remercie tout de suite.

— On vient rapporter votre équipement, monsieur Fred et on vous remercie beaucoup.

Fred, d'un œil lointain, mais attentif, inspecte l'état du matériel. Tout a l'air correct. Il ne se lève pas.

— Merci encore et à bientôt, monsieur Fred, dit Laurent en prenant congé du mécanicien peu bavard.

Laurent est même surpris que Fred ne l'ait pas questionné davantage sur leur plongée, enfin...

Aussitôt que les jeunes ont quitté le garage, Fred se lève précipitamment et ferme le téléviseur. Il ramasse son équipement et le dépose dans le coffre arrière de sa voiture.



Avant de se séparer pour aller souper, Laurent lance un dernier regard à Nathalie. Elle lui sourit. On dirait qu'il la voit pour la pre-

mière fois de l'été. Il la trouve pleine de vie, débordante de courage et de détermination. Ce n'est pas lui qui aurait plongé en frôlant les poissons pour aller retirer du sol glaiseux des assiettes brisées.

— Bravo Nathalie ! lui dit-il en lui serrant la main.

Surprise, Nathalie ne dit rien. Elle se contente de le regarder en souriant.

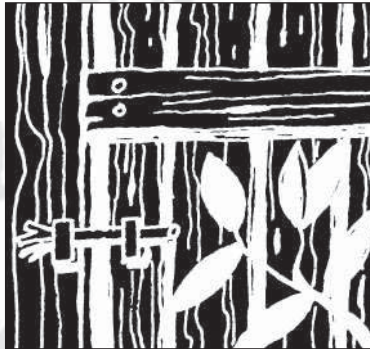
— À demain matin, neuf heures, à la cabane, décide Laurent. Et n'oublie pas de remettre la montre à ton père, dit-il en riant à Benoît.

Chacun sur sa bicyclette, ils prennent un chemin différent, la tête remplie de projets et de rêves.

« Quelle aventure ! Personne ne nous croira. », pensent-ils, chacun de leur côté.

4

Un vol en plein jour



Le temps est radieux. Encore un beau samedi d'été. Nathalie, en route vers la cabane, savoure la beauté de la forêt. Il est un peu plus de neuf heures. Elle est en retard au rendez-vous, mais rien ne presse. Les arbres sentent si bon. Les cigales chantent déjà. La forêt, avec ses petits bruits inquiétants, l'a toujours fascinée. L'herbe, les fougères, la mousse sur les roches, les arbres, toute cette verdure rassemblée en un seul endroit, c'est merveilleux. Le vert des arbres et le bleu du ciel, quel heureux mélange ! Ces arbres si hauts et ces oiseaux tout autour : Nathalie est impressionnée par tant de grandeur et par ce silence sauvage.

Plus elle approche de la cabane cependant, plus ce silence est troublé. Des cris. Des voix familières. Une querelle. Nathalie presse le pas.

— Si ce n'est pas vous, qui est-ce ?

— Que faites-vous ici si tôt le matin ? D'habitude, vous n'êtes jamais debout avant midi !

— Qu'avez-vous fait des assiettes, des ustensiles et de la petite marmite ?

— Répondez, bande de voleurs !

Nathalie entre dans la cabane, épouvantée. Laurent et Benoît sont dans une grande colère. Leurs yeux pétillants et méchants sont menaçants.

— Vous allez nous le payer ! dit Laurent, l'index pointé vers les deux frères Michel et Hervé.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demande Nathalie.

— Benoît et moi, nous avons surpris les deux frères qui descendaient en vitesse de la cabane. Ils étaient censés ne revenir qu'à la fin du mois.

— Mais, il n'y a rien de mal à ça !

— Non, peut-être, mais quand on voit que tout ce qu'on a découvert hier a disparu, ça devient plus grave. Marmite, vaisselle, ustensiles : tout ça s'est envolé comme par enchantement, j'imagine !

— On ne les a pas pris sur le fait, ajoute Benoît, mais c'est tout comme.

— Avez-vous d'autres preuves ? demande Nathalie, stupéfaite.

— Ils étaient là et c'est déjà beaucoup, fait remarquer Laurent. Il ne nous reste plus qu'une pièce de monnaie et des boutons militaires que j'ai retrouvés par hasard par terre à l'entrée de la cabine.

— Mais puisqu'on vous répète que ce n'est pas nous, hurle Michel. On a trouvé la cabane tout à l'envers et c'est pour cette raison qu'on redescendait à toute vapeur pour vous prévenir. On ne savait pas que vous aviez un trésor caché. On n'est pas coupables, ajoute-t-il. Ce n'est tout de même pas de notre faute si la colonie a été évacuée à cause d'une épidémie de gastro-entérite.

— Sans doute disent-ils la vérité, souligne Nathalie.

— Ne sois pas naïve, dit Laurent. Personnellement, je n'ai jamais eu très confiance en eux depuis qu'ils se tiennent avec Paul et sa bande.

— Oui, mais on ne peut pas jouer à Sherlock Holmes bien longtemps. Il ne faut rien exagérer.

— Vous avez peut-être raison, mais si ce n'est pas eux, qui est-ce ? Qui est le coupable ? Je voudrais bien le savoir pour lui mettre la main au collet. Je lui ferais passer un sale quart d'heure, dit Laurent hors de lui.

— Laissons-les aller, dit Benoît, bon prince. On ne peut tout de même pas les garder de force ici durant une semaine. On les a fouillés et ils n'ont rien sur eux, alors...

— Je te jure que ce n'est pas nous, rajoute Hervé. Laissez-nous partir.

Laurent fait un signe de tête. Les deux frères ne mettent pas de temps à comprendre. Ils déguerpissent aussitôt comme des couleurs apeurées.

— C'est vrai, dit Benoît, une fois qu'ils sont partis : les preuves que l'on a contre eux sont minces. Ils étaient là, bien sûr, mais ce n'est pas suffisant. De toute façon, on les surveillera de près durant quelques jours. Mais je suis d'accord avec toi, leur départ n'est pas une grosse perte.

— Et s'ils vont répéter toute cette histoire à d'autres ?

— Répéter quoi au juste ? Ils ne savent pas qu'il y a une épave. Ne t'en fais pas. On n'a rien à craindre, déclare Benoît, rassurant.

Laurent respecte la clairvoyance de son ami, plus patient et moins impétueux que lui. Benoît, lui, avait déjà compris que le temps arrange bien des choses.

— Mais qui ? Qui a pu nous faire ça ? répète encore Laurent.

— On le saura bien un jour ou l'autre, ne t'inquiète pas, dit Nathalie. Tout finit par se savoir. La vérité réussit toujours à éclater au grand jour. Tout n'est pas perdu cependant puisqu'il nous reste une pièce de monnaie et des boutons avec des inscriptions. Je vous propose d'aller voir un antiquaire pour les évaluer et les identifier. C'est toujours mieux que

rien, soupire-t-elle. Il faut savoir accepter ce fâcheux contretemps. Ce n'est pas un drame, on peut faire d'autres plongées.

— Bien parlé, dit Benoît.

— Peut-être que c'est Fred, laisse échapper Laurent.

— Peut-être, répète Benoît pour lui faire plaisir. Nous ferons notre petite enquête après notre visite chez l'antiquaire.

— D'accord.



La plupart des boutiques d'antiquités ont une clochette au-dessus de la porte pour avertir de la venue d'un visiteur ou d'un éventuel acheteur. La boutique de M. Marchand est de celles-là. C'est la clochette qui le fait sursauter. Il vient si peu de monde le matin que M. Marchand en profite parfois pour faire un petit somme.

À travers ses lunettes d'un autre temps, il écarquille les yeux. Trois jeunes visiteurs. « Curieux ! Les vieilles choses et des jeunes de 12-14 ans, ça ne va pas tellement ensemble », marmonne-t-il pour lui-même.

Il se lève lentement. Il est vieux. Mais moins vieux que la plupart des objets de son magasin. Il se traîne les pieds jusqu'au comptoir et

demande aimablement, car M. Marchand est aimable avec tout le monde.

— Que puis-je faire pour vous, jeunes gens ?

— On ne vient rien acheter...

La mine de l'antiquaire se renfrogne. Il s'en doutait.

— ... on vient seulement vous consulter, dit Laurent d'une voix toute polie. Hier, on a trouvé des boutons et une vieille pièce de monnaie et on voudrait savoir si ces objets ont une certaine valeur.

L'antiquaire ajuste ses lunettes pour mieux observer les échantillons présentés. Il les étudie longuement. Il les tourne inlassablement d'un geste religieux, d'un côté puis de l'autre. Il décortique l'inscription, du moins ce qu'il en reste, et dit d'un ton assuré après s'être raclé la gorge :

— Ce sont des boutons militaires du 29^e Régiment de Worcestershire, sans doute du XVIII^e siècle. Ils sont un peu abîmés, mais ce sont de belles pièces. Quant à cette piécette de monnaie, elle date de 1878, à quelques années près ; le dernier chiffre est légèrement effacé.

— Et ça vaut combien ? demande Benoît.

— Je ne sais pas. Les vieilles choses ne valent rien tant et aussi longtemps que personne ne s'intéresse à elles. Plus il y a de gens qui s'y intéressent, plus leur valeur augmente, et encore plus si cette chose devient rare. C'est curieux, mais c'est comme ça.

— Mais vous n'avez pas du tout l'air surpris qu'on vous apporte ces boutons, fait remarquer Nathalie.

— C'est vrai, avoue monsieur Marchand. Je suis cependant étonné d'en voir autant en deux jours. Hier soir, juste un peu avant que je ferme boutique, il devait être près de neuf heures, Fred Campeau, que je connais bien, s'est amené avec plusieurs pièces à évaluer. Je lui ai demandé où il les avait prises, mais il a fait semblant de ne pas m'entendre. Pourtant, c'est moi qui suis un peu dur d'oreille, ajoute-t-il en souriant.

— C'est Fred ! dit tout haut Laurent en cachant mal sa surprise.

Habitué de se faire interrompre, M. Marchand poursuit son boniment.

— La pièce de monnaie vaut quelques dizaines de dollars, pas plus. Les boutons beaucoup moins, car il semble en circuler beaucoup. C'est la loi de l'offre et de la demande : plus il y en a, moins elles valent cher.

Satisfaits de ces explications, les jeunes prennent congé de l'antiquaire.

— Et revenez me voir si vous avez d'autres choses intéressantes. Je pourrais les refiler à un antiquaire de Montréal.

— Okay, fait Laurent en fermant soigneusement la porte.

Sur le perron de la boutique, Laurent, Benoît et Nathalie échangent leurs impressions et leurs commentaires. Sans les épier vraiment, M. Marchand les observe à travers les carreaux un peu sales de son commerce.

— Ce serait donc Fred ! dit Benoît qui, lui non plus, n'en revient pas. Il faut vraiment se méfier de tout le monde à présent.

— Oui, car Fred doit connaître aussi le lieu de l'épave. Chose certaine, il faudra trouver un endroit plus sûr pour cacher nos découvertes.

— En tout cas, il n'est plus question d'emprunter son matériel. Qu'allons-nous faire ? Le Service des loisirs ne prête pas de matériel à long terme.

— Mais j'y pense, dit Nathalie, comme je suis bête, mon oncle a déjà fait de la plongée sous-marine lorsqu'il était un peu plus jeune. Je ne pense pas qu'il nous refusera ce service.

— Si au moins on y avait pensé avant !

— Oui, mais on ne pouvait pas prévoir.

— Le matériel n'est pas trop vieux ? demande Laurent.

— Je ne crois pas. Il date de dix ans tout au plus et, comme mon oncle est un homme très méticuleux, l'équipement sera encore utilisable. Une bonne vérification s'imposera, mais tout devrait être en ordre.

— Il habite loin ton oncle ?

— Non, à Montréal. Mon père a laissé l'auto à ma mère aujourd'hui. Elle pourrait nous conduire et revenir nous chercher à la fin de l'après-midi. Cela nous permettrait de faire une dernière plongée aujourd'hui. Demain, c'est dimanche, et j'imagine que tout le monde est occupé à recevoir ou à faire des visites ; peu de familles échappent à ce genre de réunion, mais on peut plonger dimanche matin.

— Moi, dit Laurent, je dois aller souper chez ma vieille tante Évangéline, dimanche soir. Je n'ai vraiment pas envie d'y aller ; je vais d'ailleurs essayer de me défiler, mais ce ne sera pas facile. Mes parents insistent toujours pour que j'aille avec eux. Chez elle, je m'ennuie à mourir. Je n'ai pas le droit de toucher à quoi que ce soit, surtout pas au piano.

— Dimanche après-midi, c'est moi qui suis prise, mais je serai de retour au souper.

— Nous, on reçoit de la famille du Lac-Saint-Jean, dit Benoît.

— Donc, résume Laurent, on peut faire de la plongée dimanche matin et reprendre lundi. C'est parfait. Pour l'équipement, c'est considéré comme réglé. Mais qu'allons-nous faire de Fred ? ajoute-t-il avec un ton de vengeance au cœur.

Les deux autres ne répondent pas. Ils ressentent la même rancœur que leur compagnon, mais le sentiment de résignation est le plus fort.

UN ÉTÉ SUR LE RICHELIEU

Ils s'inclinent. Ils se sentent impuissants devant Fred, le colosse. Ils sont davantage portés à oublier pour mieux replonger que de penser au châtement. Ils ne savent pas quoi répondre, et Laurent n'obtient qu'un long silence difficile à interpréter.

5

Un complot
en vue



Lorsque Fred Campeau a téléphoné à Gaston Gaucher pour l'inviter à dîner, Gaston a sourcillé un peu et a fait la moue. Il venait de se lever et, le samedi, il aime bien prendre le temps de prendre son temps.

Mais quand Fred a précisé qu'il payait le dîner et la bière, Gaston Gaucher n'a pas hésité. Gaston adore la bière. C'est son péché mignon. On voit à son gros ventre que Gaston aime bien lever le coude et qu'il le lève souvent et bien haut. On voit aussi à son nez qui ressemble à une fraise qu'il aime aussi le scotch, le gin et le brandy.

Gaston Gaucher, l'homme aux mille points faibles ! Des cheveux indisciplinés, toujours en broussaille, traînent sur son col de chemise. Des cheveux poivre et sel, mais avec beaucoup de sel. Gaston a 60 ans bien sonnés.

Gaston Gaucher, l'homme aux mille manies ! Il a toujours un cure-dent dans la bouche. Fred se demande même s'il ne dort pas avec. Il le mâchouille, le suce, le mord, le retourne en tous sens avant de le jeter par terre,

où qu'il soit. Un cure-dent pour désamorcer la nervosité, l'ennui et la solitude. Frisé et myope comme une taupe, Gaston Gaucher vit seul et pauvrement dans un minuscule trois pièces et demie.

D'un geste patient et expérimenté, Gaston, après avoir raccroché le téléphone, se roule une cigarette et l'allume entre deux gorgées de bière. Il est tôt pour boire, mais Gaston se moque de l'heure. Sa faiblesse, c'est la bière et il le sait. Pour d'autres ce sont les femmes, la drogue ou l'argent... ou les trois.

Gaston enfile son pantalon de sortie. Il est à peine froissé. Il s'en va d'un pas lent à son rendez-vous. Le trottoir bouge un peu sous ses pas.



C'est midi et la Brasserie Richelieu est bondée. Plusieurs habitués dégustent la cuisine canadienne du chef italien. Tout le monde n'y voit que du feu. Fred et son ami ne font pas exception.

Après quelques bières, les deux lascars se font plus bavards. Il n'y a rien de mieux qu'une foule pour converser dans le plus grand secret.

— Je me demande bien quelle tête ont fait les jeunes en voyant leur butin disparu ? dit Fred en riant.

— Ce n'est pas très gentil de ta part, ricane Gaston en portant son verre de bière à ses lèvres.

— Moi j'aime ça « d'même »! tonne Fred. À la guerre comme à la guerre. Il ne faut ménager ni rien ni personne. Maintenant Gaston, dit Fred d'une voix portant à la confiance, j'aimerais porter le grand coup. Le coup fatal, celui dont on ne se relève pas. Et j'ai pensé à toi Gaston, mon ami Gaston.

Celui-ci se rapproche, l'air à la fois intéressé et perplexe.

— De quoi s'agit-il ?

— Ton beau-frère travaille toujours au *Journal de Montréal* ?

— Oui, pourquoi ?

— J'ai un service à te demander. Un service que toi seul peux me rendre. Ce n'est pas gratuit, murmure Fred. Je saurai être reconnaissant une fois l'affaire terminée. Un quart du butin pour toi, le reste pour moi. Ça te va ?

Gaston Gaucher reste songeur, le verre à la main.

— Écoute, tu ne risques rien. C'est une affaire bien simple. Tu n'as qu'à donner un coup de fil et persuader ton beau-frère de passer un petit article. Ne me dis pas, Gaston, que tu craches sur l'argent, toi qui tires le diable par la queue à chaque fin de mois.

La pression se fait sentir sur Gaston. Il n'a jamais apprécié les combines souvent louches

de son ami Fred. Cette fois-ci, pourtant, cela paraît moins vilain que les autres fois.

— D'accord, vide ton sac.

— Eh bien ! j'ai pensé que pour devenir le maître incontesté de cette découverte, tu pourrais me photographier avec le butin de l'épave à mes pieds et envoyer la photo au *Journal de Montréal*. Avec un petit mot flatteur pour moi... évidemment. Qu'en penses-tu ?

— C'est faisable, dit Gaston. C'est très faisable.

— Je me suis renseigné : l'heure de tombée est à 23 heures, ce soir. Il faudra faire vite, prendre la photo et donner un coup de fil à Henri, le chef de pupitre, ton cher beau-frère, pour réserver l'espace nécessaire, et le tour est joué. Alors c'est d'accord. Je peux compter sur toi ?

— C'est d'accord, répond Gaston après un temps de réflexion.

— Parfait ! Parfait, s'exclame Fred, je savais que je pouvais compter sur toi, mon vieux Gaston. Tu veux une autre bière ?

— Pourquoi pas ? Après tout, on est à la bonne place... et ça peut rapporter gros, ton histoire d'épave ?

— Sûrement pas des millions, mais assez pour passer quelques semaines tranquilles dans le Sud. Mais il faut faire d'autres plongées dans cette épave qui promet beaucoup. Il y a vraiment un marché terrible pour les vieilles cho-

ses et tout ce qui touche au patrimoine québécois. Parlant d'épave justement, pas plus tard que ce matin, je lisais dans une revue un reportage sur le Titanic.

— Et ça disait quoi ?

— Qu'une équipe allait effectuer des plongées pour récupérer les diamants du paquebot Titanic qui a sombré en mer en 1912 après avoir heurté un iceberg. Les diamants sont évalués à plus de 300 millions de dollars. L'équipe en question se sert d'un sonar, une espèce de radar, pour localiser l'épave, ce qui n'est pas encore fait, mais il y a beaucoup d'espoir.

— C'est toute une expédition !

— Tu parles ! C'est à plus de six cents kilomètres au large de Terre-Neuve. On dit aussi que le Titanic est à 3 600 mètres de fond. Il faut vraiment des spécialistes. En attendant, je vais plonger dans le Richelieu à moins de dix mètres de fond.

Fred et Gaston terminent leur « spécial du jour » en silence et « engloulouloutissent » leurs bières en moins de deux. Déjà Fred sourit aux anges, fier de sa victoire prochaine. Il sera immortalisé dans le journal et bénéficiera de la paternité officielle de la découverte de l'épave.

— Ils verront bien qui est le plus rusé, dit-il, en démarrant sa voiture.

6

Le plus grand dépotoir de la Terre



— C'est vraiment une chance, dit Laurent, que ton oncle nous ait prêté son équipement sans poser de questions et que ta mère ait fait l'aller-retour aussi vite sans rouspéter.

— Ouais, malgré tout, on est chanceux, lance Benoît. Tout n'est pas perdu, bien au contraire.

Nathalie est nerveuse. Sa main joue dans ses cheveux. Elle est nerveuse et elle ne sait pas pourquoi. La plongée ? C'est vrai que plonger dans une piscine et dans une rivière, c'est très différent, mais tout s'est bien passé hier. Les événements précipités des dernières heures ? Le fait que la réussite ou l'échec dépend d'elle et d'elle seule ? La fatigue ? C'est un prétexte souvent facile.

— Allez, dit Laurent, en posant amicalement sa main sur son épaule. C'est à ton tour de jouer. Une vingtaine de minutes, pas plus. Ça va suffire pour aujourd'hui. On reviendra demain matin, puis on continuera lundi.

— Allez, reprend Benoît. Une petite plongée pour récupérer ce qu'on s'est fait voler.

Nathalie se sent mieux. Elle sait, par leurs regards, qu'ils ne profitent pas d'elle et qu'ils forment une véritable équipe maintenant. Elle ne se sent plus seule et c'est ce qui importe le plus.

Satisfaite de ces encouragements qu'elle souhaitait, Nathalie plonge dans le monde du silence.

Des dizaines et des dizaines de bulles d'air l'assaillent autour d'elle. Nathalie aime l'eau, c'est son élément. Mais le moment n'est pas à la rêverie, il est au travail. Nathalie s'enfonce rapidement vers le fond, vers l'épave tant convoitée. Quelques minutes plus tard, elle entasse dans son filet des bouteilles brisées, quelques clous et un grand plat en cuivre. Nathalie poursuit son expédition. En haut, Benoît surveille le plus étroitement qu'il peut et descend voir de plus près toutes les trois minutes. Guidée par la prudence, Nathalie continue de contourner l'épave. Au loin, une ancre repose dans la vase.

Nathalie poursuit sa longue quête des yeux. Et, soudain, planté comme un drapeau, un vieux mousquet à demi intact. Plus loin, des morceaux de canon. Il faudrait des chaînes pour les remonter à la surface. Ce qui n'est pas possible aujourd'hui. Nathalie consulte sa montre de plongée. C'est presque l'heure. Comme le temps passe. Elle aurait envie de rester là

toujours à cause de ce calme si reposant. L'envie lui prend de devenir la sirène du Richelieu tellement le silence l'envahit et l'impressionne.

Il faudrait revenir pour explorer cette grande salle au cœur du navire. Demain, peut-être, pense-t-elle. Une grande salle obscure. Que peut-elle cacher ? Mais c'est risqué, le plafond peut s'effondrer à tout moment. On verra.

Et Nathalie remonte, épuisée mais heureuse.

Benoît et Laurent l'aident à se hisser à bord de la chaloupe.

— Tu as rapporté des choses très intéressantes, dit Benoît d'un ton passionné.

— T'as vu le mousquet, dit Laurent, estomaqué. Regarde c'est écrit BROWNESS. Il y a plusieurs lettres effacées, il est rouillé, mais il est superbe ! C'est une vraie bonne plongée. Bravo Nathalie ! jubile Laurent. Nathalie, au fond de la chaloupe, récupère lentement ses forces. Les coudes appuyés sur les cuisses, la tête pendante, elle entend à peine les joyeux commentaires et les éloges qui lui sont adressés. Elle se contente de lever la tête et de sourire.

Le dépouillement se poursuit avec la même euphorie.

— Quelle histoire, souffle Laurent. C'est magnifique !

— Oui, répond Nathalie, mais j'ai laissé au fond les cannettes en métal toutes rouillées et

les vieux pneus. Le fond du Richelieu est à la fois merveilleux et décevant. C'est probablement le plus beau musée qui soit, mais c'est en même temps le plus grand dépotoir de la Terre. Et c'est bien dommage. Les gens ne font pas assez attention à l'environnement, à la nature, à l'eau. On y jette n'importe quoi ! Les industries polluent, mais le monde ordinaire aussi, par pure négligence. À force de cracher en l'air, ça va finir par nous retomber sur le nez.

— À ce point-là ? dit Benoît.

— Oui et pire encore. Le fond de la rivière est à l'image de l'Homme et ce n'est pas réjouissant.

— En attendant, dit Laurent moins philosophe, où allons-nous cacher tout ça ?

— À la cabane, propose Benoît en riant.

— Très drôle !

— Chez moi, dit Laurent, dans le garage. Il est toujours fermé à clé.

— C'est une bonne idée. Allons-y.

Laurent fait démarrer le moteur et le trio rentre au bercail. C'est presque l'heure de souper. Le moteur rouspète et, comme pour entermer ce bruit désagréable, Laurent demande à Nathalie :

— Est-ce que tu viens à l'épluchette de blé d'Inde, ce soir ?

Après quelques secondes d'hésitation, Nathalie répond :

UN ÉTÉ SUR LE RICHELIEU

— Je ne sais pas. Je suis crevée. Je ne sais pas...

« Dommage, pense Laurent. Tout le village sera là, sauf elle. »

7

Puisque c'est
top secret !



La chaleur est au centre des conversations. Les vêtements collent à la peau. Les mouches en font autant. Elles tournent, bourdonnent, zigzaguent et virevoltent autour de la table ne sachant où se poser. Trop de choses les attirent : la viande, le sel, le beurre. Laurent, d'un geste irrité, les balaie du revers de la main.

— C'est à cause des vaches, dit sa mère.

— Comment ça, des vaches ?

— Mais oui, où il y a des vaches... et du crottin, il y a des mouches, et comme notre voisin a un troupeau de vaches, eh bien, les mouches viennent nous visiter.

Sa mère continue à éplucher les carottes. Les mêmes gestes depuis tant d'années. Sans se lasser ou du moins sans le dire. Les mêmes gestes avec ses mains gercées, même en été. Des mains rouges et crevassées par le travail.

— Laurent, ça fait bien deux jours que je ne te vois pas et tu n'as rien d'autre à dire que de chialer après les mouches. Où étais-tu passé ? Tu étais comme un courant d'air !

— Top secret !

— Comment ça un secret ? On fait des cachotteries à sa mère maintenant ? dit Marthe les mains sur les hanches.

— Mais je n'ai plus sept ans, m'man !

— Je sais. Je sais. Tu me le répètes assez souvent ces temps-ci. J'essaie de m'habituer, mais ce n'est pas facile pour une mère de voir ses enfants grandir et s'éloigner. Bon, et ce secret ? dit-elle en revenant à la charge.

— C'est un secret d'État. Je ne peux pas t'en dire plus avant quelques jours. Passe-moi un couteau, je vais éplucher les patates.

— Ce n'est pas une affaire de drogue toujours ? fait-elle, horrifiée à cette seule pensée.

— Mais non.

— Une fille. Bon, tu es amoureux ! C'est ça. Déjà ! Ma parole, il n'y a plus d'enfant.

— Mais non, m'man. Ce n'est pas tout à fait ça. J'aimerais bien, mais...

— La petite Louise ? fait-elle avec un large sourire coquin. Elle n'est pas mal. Sacré bourreau des cœurs, va ! lui dit-elle en lui ébourifant les cheveux. Je m'en doutais bien.

— Mais non, ce n'est pas Louise. Je ne peux pas t'en parler. Ce n'est pas normal à mon âge d'avoir de petits secrets ? Une certaine intimité. Une vie privée. Je te dirai tout dès que je pourrai, d'accord ? fait Laurent en esquissant un sourire affectueux pour compenser.

— Bon, c'est parfait, dit Marthe avec une moue déconcertée. C'est parfait. Je ne t'achale plus avec ça.

Et le silence devient lourd. Lourd et blanc comme l'hiver.

Marthe s'approche de l'évier pour laver les carottes. Elle déteste qu'on lui fasse des cachotteries, comme si elle n'était pas digne de confiance. Comme si elle était un panier percé ! L'eau chaude coule abondamment. D'un geste sec, Marthe referme le robinet.

Elle va et vient dans la cuisine comme une panthère en cage.

— Je n'ai pas fait le ménage de ta chambre, lance-t-elle dans un éclat de voix. Je suis en vacances moi aussi. J'ai besoin de repos. Ramasse-toi ! Fais ton lit et mets ton linge sale dans le panier. Ce n'est tout de même pas la mer à boire. Je ne suis pas ta servante après tout.

L'orage gronde et Laurent fait face à la tempête d'un ton calme.

— Ne m'engueule pas à cause du secret que je veux garder pour moi tout seul. Et puis, tu as raison, tu as trois semaines de vacances et tu dois bien profiter des derniers jours qui te restent. Je vais faire attention pour le ménage de ma chambre. Mais laisse-moi encore quelques jours et je te raconterai tout. C'est promis.

— C'est bien. Je me suis emportée, excuse-moi. Les parents s'en font toujours pour leurs enfants. On n'y peut rien, c'est comme ça. On veut tout savoir, tout contrôler. Être sûrs qu'il n'y a aucun danger.

Laurent acquiesce d'un mouvement de tête.

Marthe se ronge tout de même les sangs.

Son petit Laurent, c'est de l'or en barre. Il ne faudrait pas qu'il lui arrive malheur. Ses larges mains de mère et de travailleuse s'affairent à découper les carottes en rondelles. Les patates sont au four. Gérard, son mari, devrait rentrer d'un instant à l'autre.

Marthe est inquiète et nerveuse. Le doute et le mystère, elle n'a jamais aimé ça. En surveillant la cuisson, elle ajoute, avec une anxiété mal contrôlée qui paraît dans sa voix chevrotante :

— On a reçu une lettre de François hier.

— Il va bien ?

— Oui, tu peux la lire, dit-elle en la sortant de sa poche.

Laurent prend l'enveloppe tendue. Silencieusement, ses lèvres murmurent les mots presque illisibles de son frère François parti en Californie depuis plus de deux ans. Un coup de tête ? Une fuite ? Il ne l'a jamais vraiment su. Il était trop jeune à l'époque, disait-on, pour lui expliquer ce qui s'était passé entre ses parents et François. Comme si la vérité était plus laide que le mensonge.

La lettre de son frère disait des banalités. François n'avait jamais aimé écrire. Il préférait parler et c'était un fin causeur. *« Il fait beau. Il fait chaud. J'ai trouvé un nouveau travail plus plaisant et surtout plus payant. Je n'ai pas déménagé, finalement. Je vais bien. Ne vous inquiétez pas. Salue Laurent pour moi. »*

Ses lettres se terminaient toujours par « Je vais bien, ne vous inquiétez pas. » Était-ce vérité ou mensonge pour ne pas troubler ceux qui s'en font pour un rien ?

Laurent dépose la lettre sur le comptoir. Il s'ennuie de son frère. Il pense souvent à lui, mais n'en parle jamais. C'est vite devenu un prénom tabou à la maison. À cause de son père surtout, qui a toujours eu de la difficulté à accepter cette fugue qui s'éternise un peu trop à son goût.

La Californie ? C'est loin. C'est le bout du monde. Pourquoi partir si loin alors que Montréal aurait aussi bien pu faire l'affaire ? La Californie, le soleil, la musique, la méditation, la mer... Un pays de rêve pour Laurent. Un jour, il aimerait bien aller retrouver son frère et vivre là-bas avec lui. La peur de déranger ? Un petit frère dans les jambes, ce n'est pas drôle tous les jours. Comme tout ce qui est loin semble beau. « Et pourtant, on peut être heureux partout », pense-t-il.

François, le mouton noir ! Qui a raison ? Qui a tort ? Personne ne peut revendiquer le

droit d'avoir totalement raison. Il y a toujours des circonstances atténuantes dans les histoires de famille. Et chaque famille a ses histoires. François... en attendant, il est loin, libre et seul, songe Laurent.

Le gravier de l'entrée du garage se met à crépiter sous les pneus de l'automobile paternelle.

Gérard arrive du travail, fatigué évidemment par les heures supplémentaires qu'il vient de faire au chantier. Il est en sueur et sa chemise grise de travail est détremmée. Pas surprenant avec cette chaleur atroce et avec ce travail de forçat.

Gérard descend de voiture en claquant la portière.

Marthe s'empare rapidement de la lettre qui traîne sur le comptoir et la glisse dans sa poche. Comme un réflexe !

— Et n'oublie pas d'aller à la pêche avec ton père demain après-midi, chuchote-t-elle à l'oreille de son fils. Il compte sur toi.

Laurent hoche la tête mollement. Puisqu'il le faut, semble-t-il dire.

Marthe embrasse son homme. Gérard la prend par la taille et la serre contre lui.

— Laurent et moi, nous avons préparé le souper, dit-elle. On n'attendait plus que toi.

8

Il ne manque
que Nathalie



Le soleil baigne dans sa lueur orange. Un vent frais balaie la crinière des arbres. La joie flotte dans l'air. La charrette stationnée dans le parc municipal déborde de plusieurs centaines d'épis de blé d'Inde qui ne se doutent pas le moins du monde qu'ils vont être précipités dans trois marmites d'eau bouillante. Triste destin ! Joyeux festin !

Puis, la foule se fait plus dense. Une odeur de beurre et de blé d'Inde enveloppe le parc. Déjà, on entend les premières mesures de l'orchestre. On frappe des mains. On fredonne des airs québécois. L'accordéon, les violons et les « ruine-babines » jouent des *reels* entraînants. Les jupes volent au vent. On tourne. On danse. On s'étourdit. On rit. C'est samedi soir. C'est fête au village.

Puis, la nuit se fait complice. Les mains s'attardent sur les hanches et se font plus caressantes, les yeux plus enjôleurs et plus petits à cause de la bière qui coule à flots. Les lèvres humides s'accrochent aux lèvres roses. L'air est amoureux.

Benoît et Laurent circulent sans joie parmi la foule, piétinant au passage les multiples cannettes de bière qui jonchent le sol. Comme s'il fallait absolument de la boisson pour allumer la joie. Trop jeunes pour boire ; personne avec qui danser ; ils s'ennuient. Toute cette musique folklorique un peu carrée ne les touche pas. La joie passe à côté d'eux sans les prendre d'assaut.

— On aurait mieux fait de rester chez nous, dit Benoît d'un ton pleurnichard.

— Si Nathalie était venue au moins !

— Oui, si Nathalie... soupire Benoît.

— Mais elle était fatiguée et, en plus, elle m'a dit qu'elle détestait les foules et les épluchettes de blé d'Inde.

Laurent poursuit sa marche en essayant de retrouver dans sa tête le visage de Nathalie. Comme il est difficile de se concentrer sur cette pensée, sur ce visage qui fuit comme l'eau à travers les doigts. Il ne retient d'elle que son sourire et ses larges dents blanches. Il ne perçoit qu'une expression floue et lointaine. S'il n'avait pas peur de paraître ridicule, il lui demanderait une photo. Accepterait-elle ? Rirait-elle de lui ?

De son côté, Benoît paraît aussi absent, aussi mélancolique que son ami.

— Si elle était là, ce serait moins ennuyant, laisse-t-il échapper.

Laurent le regarde d'un air songeur. Benoît serait-il lui aussi amoureux de Nathalie ? Peut-on aimer deux gars à la fois ? Deux gars peuvent-ils aimer la même fille sans briser leur amitié ? Sûrement pas. Lequel préfère-t-elle ? Benoît ou Laurent ? L'amour est-il plus précieux que l'amitié ? Comme l'épave est loin maintenant. Nathalie serait-elle devenue alors le véritable trésor ?

Et la fête se poursuit dans la nuit sous un ciel sans étoiles. La lune est brumeuse. La nuit devient moite. La fête bat son plein, mais elle compte deux déserteurs. Personne ne s'aperçoit ni ne se plaint de leur absence.

Il est plus de minuit. Laurent, seul dans sa chambre, les yeux rivés au plafond, cherche encore le visage de Nathalie. Son visage est un mirage. Plus tard, lorsque le sommeil aura raison de lui, son sourire aura quelque chose de triste.

À quelques maisons de là, Benoît, étendu dans son lit, ne cherche pas le sommeil. Il fait si bon rêver ce soir.



Le Richelieu ne dort pas. Il ne rêve pas. Il ne se repose pas. Il coule inlassablement jour et nuit.

Ce soir, à peine quelques voiliers et bateaux de plaisance sillonnent la rivière. Au loin, dans le repli de la nuit, une barque et deux hommes silencieux. Une ancre trouble momentanément l'eau et le silence. Les gestes sont lents et empreints d'une certaine nervosité. Le vent frisquet fouette les joues.

Un homme glisse dans le Richelieu comme on glisse dans son lit. Le vieil homme qui fait le guet dans la chaloupe s'allume une cigarette pour oublier qu'il est seul et qu'il fait nuit noire. Il a hâte que son compagnon remonte. Il n'aime pas le voir plonger seul. Il n'aime pas cette nuit d'encre ni le clapotis des vagues qui frappent la proue de la barque. Il aimerait être ailleurs. Il n'aime pas les secrets et les mystères, lui qui a toujours mené une vie presque sans histoires.

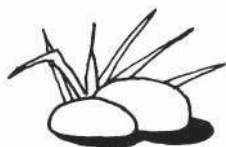
L'attente se fait longue. La nuit est froide soudain. On dirait que la lune s'est éteinte. Les nuages se font lourds. Le ciel est bas. L'homme de la barque attend en pestant contre la lenteur des événements. Et comme le malheur a lui aussi une fin :

— Fred, enfin, ce n'est pas trop tôt ! Retrons, je suis complètement gelé.

Fred sort de l'eau et dépose son sac sur le banc avec un sourire satisfait.

Sans dire un mot, Gaston lève l'ancre.

C'est terminé pour ce soir.



Le jour se lève sur le Richelieu. Une brume légère flotte sur la rivière comme le parfum sur le corps d'une femme. La brume sent bon et caresse le paysage. La brume est belle. Ça vaut le coût de se lever tôt le matin, juste avant le soleil, pour voir la naissance du jour.

À cette heure-ci, le Richelieu est encore désert. Le vent souffle à peine. Quelques oiseaux chantent. Trois mouettes volent au fil de l'eau. La nature se réveille lentement, au rythme qui lui est propre depuis des milliers d'années.

Une chaloupe verte roule sur la rivière. Les rames frappent l'eau de façon ferme et régulière.

— Tu crois que c'est ici ? chuchote Michel.

— Je crois que oui. On peut jeter l'ancre pour voir, dit tout bas Hervé, le grand rouquin. Si ce n'est pas ici, ça ne devrait pas être tellement loin. Dans un rayon de dix à quinze mètres tout au plus.

Et l'ancre est jetée. Un corps étranger que les poissons ne s'habituent jamais à voir. Les ancres tombent sans avertissement. D'ici à quelques heures, ce sera au tour du vrombissement infernal des hors-bord. Et toute cette essence

qui donne un arrière-goût insupportable (être poisson, quelle vie de chien !).

À cause d'une épave, le lit du Richelieu vient de connaître autre chose que le silence et la paix. Le Richelieu n'est plus qu'un terrain de jeux. Tout le monde veut sa part du gâteau. C'est devenu insensé. Laurent, Nathalie, Benoît, Fred, Gaston, Michel, Hervé ; et qui d'autre demain ? Qui sera le gagnant de cette course effrénée ? Qui stoppera le sacrilège ? Qui arrêtera ce véritable pillage dominé par la cupidité et l'ambition personnelle ?

La paix du Richelieu serait-elle troublée à tout jamais ?

9

Un père,
un fils et
une chaloupe



Le dimanche n'est pas une journée comme les autres. On dirait que le « temps suspend son vol », que la vie arrête sa respiration. L'atmosphère ambiante est plus silencieuse. Elle a mis ses pantoufles et elle marche sur la pointe des pieds. Le dimanche, c'est le repos, la discrétion qui s'installe. Les gens sont plus charmants, plus polis, plus respectueux des autres. Il y a moins d'agressivité dans l'air et sans doute aussi moins de crimes le dimanche que les autres jours de la semaine.

C'est un jour de souvenirs, de conversations, de confidences. Dimanche, un jour où l'on se laisse aller à ne rien faire, à parler, à écouter. Ce n'est vraiment pas une journée comme les autres.

Ils sont seuls dans la chaloupe ; Gérard regarde son fils. Comme il est à la fois semblable et différent de lui ! Laurent comprend mal ce regard et détourne les yeux. La chaloupe est un endroit tellement petit que la fuite devient impossible.

Laurent n'avait pas envie d'aller à la pêche avec son père aujourd'hui. Il aurait préféré ne rien faire ou lire un *Kid Paddle* ou un roman, bien installé à l'ombre du peuplier. Ne rien faire, rêver. Il aurait fait n'importe quoi plutôt que d'aller à la pêche. Mais son père avait tellement insisté qu'il avait accepté pour lui faire plaisir. Pour une fois. Son père lui parlait depuis si longtemps de cette partie de pêche qu'il n'avait trouvé ni la force ni les arguments pour lui dire non. Et pourtant, il déteste la pêche. Tenir un ver dans ses mains le répugne. Le ver de terre, cet être visqueux, coulant, humide qui roule à l'aveuglette. Et l'enfiler à l'hameçon, quel supplice pour lui... et pour le ver ! Une véritable corvée qu'il n'ose pas demander à son père de faire de peur de passer pour une poule mouillée. Et puis comprendrait-il cette répugnance ? lui qui adore la pêche, les cannes à pêche, les mouches, les cuillères et tout ce qui se rapporte de près ou de loin à ce sport. Gérard avait toujours voulu partager cette passion avec ses fils, mais il devait avouer qu'il avait échoué.

Laurent examine avec attention la joie de son père installé à l'arrière de la barque. Son père affublé d'un drôle de chapeau plein de cuillères et d'hameçons de toutes tailles le fait rire. Il se retient à peine. Il faut bien être seul sur une rivière pour porter un chapeau pareil.

— Qu'est-ce que t'as à rire ?

— Rien. J'ai le fou rire, je pense.

Gérard continue d'appâter méticuleusement. À ses pieds, il y a une mallette rouge pleine de compartiments remplis de « trucs-plus-formidables-les-uns-que-les-autres-pour-attra-per-tout-ce-qui-nage », avait dit le vendeur. Et Gérard, presque sans discernement, avait tout acheté. La passion dévore son homme sans qu'il s'en rende compte.

Ce qui attire et passionne Gérard, dans la pêche, c'est aussi la solitude, le calme, le silence et la tranquillité. L'eau qui vous berce doucement. En un mot, la paix. La paix suprême, même si les hors-bord et les moustiques détruisent parfois le charme. Pêcher et attendre. Penser et attendre. Mais aujourd'hui, Gérard avait eu envie d'être avec son fils Laurent qu'il avait perdu de vue. Laurent, qui par la force des choses était devenu presque un étranger pour lui.

C'est forcé et ce n'est pas véritablement la faute de Gérard. C'est un peu beaucoup la société qui veut ça. Le rôle du père. Le rôle de la mère. Rôles trop bien, à vrai dire trop mal cloisonnés, trop étanches. Les modèles à suivre. Les règles. Mais il faudrait bien que ça change. Mais où commencer ? Qui ? Quoi ? Comment ? Tout ça, c'est la faute du travail si l'homme ne connaît pas ses enfants, pense

Gérard pour se déculpabiliser un peu. Le travail tient l'homme éloigné de la maison et du même coup des enfants qu'il a faits. Coupé de la vie de famille. Comment être présent lorsque l'on n'est pas là ? Si au moins le travail était moins aliénant.

Travailler au chantier, se ruiner la vie pour une compagnie qui ne vous appartient pas et qui sera probablement vendue à des Américains un jour ou l'autre. Vendre sa vie, son cœur, ses muscles, sa santé physique et morale pour une poignée de dollars par semaine. Pour vivre, pour manger, pour quelques heures de loisirs. Travailler pour les jours de congé ! Gérard s'était pourtant habitué assez vite à ce genre de vie. Auto-boulot-dodo. Un véritable engrenage. Travailler fort, trimer dur pour payer une maison (petite et modeste) pour une famille qu'il ne voit pas, un peu de luxe (pas trop cher) et un petit voyage par-ci, par-là (mais pas trop loin). S'il avait pu étudier plus longtemps, sans doute aurait-il eu une vie plus comblée ? Mais être l'avant-dernier d'une famille nombreuse, ce n'est guère facile. Un père malade et l'argent qui rentre mal ; chaque semaine ressemblait à une fin de mois. Mais au moins, il avait le minimum ; il savait écrire, lire et compter assez pour bien se débrouiller dans la vie. Ce qui, à cette époque, n'était pas donné à tout le monde. Dans la vie, il y a ceux

qui travaillent avec leur tête et d'autres avec leurs mains. Chacun a besoin de l'autre. La vie se charge de leur rappeler à tout moment cette cruelle vérité. La tête et les mains.

Finalement, après quelques années d'incertitude qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, en 1945, Gérard s'était fait soudeur et avait trouvé une place au chantier de Sorel. Enfin un travail régulier qui offrait une sécurité matérielle. Un travail exténuant et des heures épouvantables. Deux semaines de jour, deux semaines de soirée et deux autres de nuit. Vivre à un rythme différent comme une chauve-souris, comme un hibou. Ne voir le jour que lorsqu'il se lève ou qu'il se couche. Et tout ça dans l'acceptation muette de l'espoir d'être affecté de jour un de ces quatre matins.

Enfin, le grand jour arrive. Gérard passe de jour. On n'y croit pas, c'est comme à la loterie. Après 18 ans de service. Formidable ! Gérard et Marthe avaient fêté ça. Gérard s'en souvient comme si c'était hier. Un jour qui ne s'oublie pas. Une date mémorable pour une chose au fond toute naturelle. C'est tout de même incroyable !

C'est à tout ça que Gérard pense en pêchant : à sa vie, à son passé qui déteint sur le présent et qui tache un peu l'avenir. Gérard regarde son fils avec cette sorte de tendresse indéfinissable et particulière aux pères.

— Malgré tout, tu te débrouilles bien... toi qui n'aimes pas la pêche, dit-il en observant Laurent qui vient de lancer sa ligne à l'eau sans accrocher rien ni personne. La dernière fois, tu avais failli jeter tout le monde à l'eau.

— Comment sais-tu que je n'aime pas la pêche ?

— C'est bien simple. Il suffit de te voir appâter. Il suffit de regarder tes gestes, ta moue...

— C'est vrai, je n'aime pas la pêche, dit Laurent en s'étranglant. La chasse non plus, je trouve ça cruel et inutile.

— Je suis de ton avis pour la chasse.

— Laurent sourit à ce premier point commun avec son père.

— Et pour tout dire, continue Laurent, je n'avais pas du tout envie d'être ici aujourd'hui... mais maintenant, je commence à changer d'avis. Je me sens bien.

— Je le savais.

— Comment !

— Ta mère m'a tout raconté. Que tu n'es pas à la maison depuis deux jours et que tu es très préoccupé par une affaire secrète. Elle m'a confié aussi que tu n'avais pas envie de venir à la pêche aujourd'hui, mais que tu viendrais pour me faire plaisir. Je suis content que tu sois là.

— C'est vrai, maintenant je trouve ça sympathique d'être avec toi, ici, aujourd'hui, sur

le Richelieu. Nous deux en train de pêcher dans une barque, on se croirait dans un film.

— C'est gentil de dire ça. On se retrouve si peu souvent ensemble qu'il ne faut pas fuir ces rares occasions. On se parle si peu. On se connaît à peine et pourtant on habite la même maison ! J'arrive du travail, je suis fatigué, et la seule chose à laquelle je pense, c'est de sauter dans mes pantoufles, de lire *La Presse* et de m'évacher devant la télé.

— Oui, j'ai remarqué...

— L'homme n'est pas fait pour travailler comme ça. Moi, j'aurais aimé être plus près de ma famille, avoir plus d'enfants, mais c'est presque indécent quand on n'est même pas là pour s'en occuper. J'aurais aimé avoir une fille.

— Plus d'enfants !

— Oui, mes frères et mes sœurs en ont au moins quatre ou cinq en moyenne. Oui, plus d'enfants, une vie plus régulière, plus normale, moins bouleversée par les horaires de travail.

— Oui, mais tu as choisi d'être soudeur au chantier.

— Choisir, je me demande si j'ai vraiment choisi. Il y a trente-cinq ans, il y avait du travail dans la soudure et j'ai appris ce métier faute de pouvoir faire autre chose. Aujourd'hui, j'aime beaucoup la soudure et l'esprit de franche camaraderie qui règne au chantier.

— Ça mord ! Ça mord ! coupe Laurent tout excité.

— Prends ton temps, Laurent. Ne t'énerve pas. Laisse-le mordre comme il faut à l'hameçon. Reste assis.

— Je pense que c'est un gros...

Laurent manœuvre sa canne à pêche du mieux qu'il peut sous le regard confiant de son père. La ligne est très tendue. Ses mains sont moites. Il ramène doucement la ligne vers lui en laissant juste assez de lest au poisson. Mais peine perdue, après quelques secondes de combat, Laurent sort la ligne de l'eau. Le vide est au bout de l'hameçon. La déception aussi.

— Et pourtant, ça mordait, je t'assure.

— Je te crois.

« En réalité, je l'ai échappé belle, songe-t-il. Comment aurais-je fait pour décrocher ce poisson visqueux sans gants et sans faire de grimaces ? »

— Les poissons ne sont pas aussi poissons que ça, ajoute son père en riant. Ils peuvent bien nous jouer un tour de temps à autre. On leur doit bien ça. L'important n'est pas de ramener une demi-douzaine de poissons à la maison, mais de savourer ces moments de détente.

Malgré la menace de pluie, les voiliers et les pédalos affluent maintenant sur le Richelieu. Un beau spectacle que ces voiles colorées qui flottent sur l'eau. Quelques hors-bord seu-

lement parcourent la rivière, mais si peu aujourd'hui. C'est agréable.

— *L'Almanach* prédisait pourtant que c'était une bonne journée pour la pêche, dit son père en lançant sa ligne à tribord.

— Le temps se gâte un peu, fait remarquer Laurent.

— Oui, mais je ne pense pas qu'il y aura une averse avant ce soir. Les nuages ne font que cacher le soleil. La menace de pluie, pour l'instant, n'est pas sérieuse, ajoute-t-il en examinant le ciel qui s'assombrit de plus en plus et en jetant un coup d'œil aux feuilles des arbres qui ne sont pas encore retournées.

Laurent fait confiance à son père pour la météo. Il sait reconnaître les signes de la nature. Il sait lire les nuages. Il voit au tremblement des feuilles s'il va pleuvoir ou non, si ce vent n'est que passager et rafraîchissant ou s'il apporte pluie et orage. Oui, son père est un homme proche de la nature.

— Et ton secret, tu me le dis à moi ? chuchote son père après un moment de silence.

— Bon, le chat sort du sac !

— Mais non, je m'informe.

— C'est m'man qui t'a demandé de me tirer les vers du nez ?

— Oui, un peu... enfin.

— C'est la même réponse qu'à maman. Je ne peux pas te le dire avant quelques jours. Ce n'est

pas dangereux et ce n'est pas illégal, si cela peut te rassurer. C'est un secret, voilà tout. Un secret comme les adultes en ont parfois, j'imagine.

— Bon, c'est d'accord, je ferai le message à ta mère. Elle croyait qu'il y avait une fille là-dessous.

— Ce n'est pas impossible, lâche Laurent qui regrette déjà cette phrase lancée en l'air sans retenue.

— Eh bien ! déjà ! Vraiment, on ne voit pas les enfants grandir.

— Je croyais qu'il fallait garder le silence à la pêche, dit Laurent pour clore la discussion.

— ... c'est silence, mais il n'est pas défendu de parler.

Laurent, comme une huître, se referme peu à peu. Il a l'impression d'avoir ouvert la porte un peu trop. Gérard, comme un vendeur de balayuses, mettra son pied en travers et il sera ensuite impossible de la refermer.

Après quelques minutes de silence, Laurent se tourne vers son père. Celui-ci se verse une tasse de café du thermos qu'il a apporté.

— Un peu de café ? dit-il.

— J'en prendrais bien une tasse pour me réchauffer un peu. Le vent commence à être frisquet.

— L'été s'achève, soupire son père après une gorgée de café. Bientôt l'hiver nous prendra par surprise.

Et le silence se réinstalle comme un oiseau sur la corde à linge.

— Tu crois qu'on peut aimer deux personnes à la fois ? demande Laurent après un long moment.

La phrase est lancée comme un coup d'épée. Gérard ne s'y attendait pas.

— Euh !... je pense que oui. C'est possible.

— Ça t'est déjà arrivé ? attaque de nouveau Laurent.

Gérard fouille dans ses souvenirs de jeunesse. Il met un temps avant de répondre.

— Oui, oui, ça m'est arrivé une fois. Ça a été très court à vrai dire. C'est toujours compliqué d'aimer deux personnes en même temps. Dans ces occasions-là, on n'est jamais sûr de soi ni de l'autre. Et puis, il y a le mensonge qui s'installe fatalement. La peur aussi d'être surpris quand on court deux lièvres à la fois. Aimer deux personnes, c'est un moment d'hésitation qui peut durer plus ou moins longtemps selon les personnes en cause et selon la situation.

Laurent reste songeur. Il ne réagit pas. Que peut-il répondre ?

Gérard parle encore en tournant en rond autour de ce sujet délicat. Le soudeur se met à philosopher. Pour connaître la vie et l'expliquer, on n'a pas besoin de la passer dans les livres. La vie est plus près de la rue que de la bibliothèque.

— Mais oui, je pense qu'on peut aimer deux personnes à la fois. Et j'imagine que c'est un amour différent pour chacune des personnes. Celle qui aime en double doit être déchirée dans sa passion. Mais pourquoi me demandes-tu ça ? dit Gérard en s'interrompant brusquement.

— Comme ça...

— Non, ce n'est pas comme ça, pour rien. Es-tu en amour avec deux filles ?

— Non, c'est plutôt le contraire. Je suis l'une des deux personnes aimées.

— Ah ! je vois. C'est assez compliqué et désagréable comme situation. Un premier amour déjà divisé.

— L'amour ! L'amour, c'est un grand mot, dit Laurent.

— C'est vrai, on n'est jamais sûr de ce que cela veut dire et peut représenter. L'amour, c'est une vérité qui change. Être bien avec l'autre, vouloir tout partager : les joies, les peines, les projets, le temps, l'argent, sa vie. L'amour, c'est une chose qui change avec l'âge. On n'aime pas de la même façon et pour les mêmes raisons à 13 ans, à 30 ans, à 45 ans et à 60 ans. L'amour ne connaît pas d'âge ni de frontière. Moi-même, il y a des jours où je ne suis plus certain de ce que c'est que d'aimer. L'amour est parfois proche de la haine. De tout temps, on a parlé de l'amour. On a tué pour l'amour,

par amour. On a écrit une foule de livres théoriques sur ce sujet. Comme s'il fallait rationaliser la passion. L'amour, pour moi, restera toujours une histoire de cœur. Beaucoup de livres et de films ont pour thème central l'amour. Et pourtant, encore aujourd'hui, on se demande : c'est quoi l'amour ? c'est quoi aimer ? À 53 ans, je n'ai pas de réponse ferme là-dessus.

Laurent regarde son père, tout étonné. C'est la première fois qu'un adulte lui explique aussi simplement son incertitude devant la vie. Souvent, devant les jeunes, les adultes se montrent suffisants et sûrs d'eux-mêmes. Ils parlent avec autorité et aplomb en ridiculisant presque le premier amour, le premier chagrin. Ils n'acceptent pas de se remettre en question au grand jour. Ils acceptent mal la contestation. Et voilà son père qui lui dit, tout bonnement, qu'il n'est pas sûr de ce qu'est l'amour, qu'il s'interroge encore, à 53 ans, sur quelque chose de fondamental.

— Tiens, regarde, on fête cet été le 50^e anniversaire de mariage de Sophie et de Frédéric, alors que l'automne dernier on apprenait que Fernande et Marcel se séparaient définitivement. L'amour peut durer toujours comme dans les chansons, mais il faut se méfier. Le bonheur n'est pas gratuit, il se mérite. Les contes de fées, ce n'est pas la vraie vie. « Ils se

marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », c'est bon pour les livres. La vie, c'est autre chose. Il n'y a qu'en français que le mot amour rime avec toujours. C'est souvent l'illusion qui amène le malheur. L'amour ne dure pas toujours, mais il faut faire tout ce qu'on peut pour qu'il dure le plus longtemps possible. Enfin, c'est ce que je pense...

Laurent regarde son père d'un œil nouveau. Il aime cet homme aux allures un peu rustres. Cet homme sans instruction, mais d'une grande sensibilité. C'est un homme qui aime la vie et qui essaie de la comprendre.

Gérard continue. Il ne s'arrête plus. Comme un cheval à l'épouvante, il parle et réfléchit en même temps. Il se sent en confiance et écouté.

— L'amour, la liberté, l'égalité, ce sont de grands idéaux. De grandes idées pour lesquelles on s'est battu et pour lesquelles on n'a pas fini de se battre. Et puis j'y pense, il y a amour et désir : deux états différents. La proie et l'ombre. Deux choses difficiles à séparer et même à distinguer. On peut désirer quelqu'un sans l'aimer vraiment. Le désir, la passion, l'amour... On peut aimer une fille, aimer ses parents, aimer un ami et tous ces amours sont entiers, mais différents à la fois. On n'aime jamais assez et on n'est jamais assez aimé, quoi qu'on en dise. L'adolescence aussi est une période difficile pour les parents, car c'est à ce moment-là que

leurs enfants s'éloignent d'eux pour aimer d'autres personnes qu'eux. Les parents ne sont plus les personnes les plus importantes pour l'enfant. Il faut s'y faire. Les enfants n'appartiennent qu'à eux-mêmes. Et certains jours, tout ça est difficile à accepter. C'est à partir de l'adolescence que les enfants comprennent que les parents n'ont pas toujours raison, qu'ils se trompent et qu'ils se contredisent parfois. À l'âge de cinq-six ans, les parents sont des dieux pour l'enfant. Mais dès l'adolescence, ils descendent chaque jour un peu plus de leur piédestal. Et la confrontation naît. La distance s'installe avec plus ou moins de violence, d'affirmation...

Laurent regarde son père en silence, puis contemple l'eau qui tremble un peu.

— C'est facile d'aimer les enfants, continue son père qui semble intarissable aujourd'hui, lui d'habitude plutôt silencieux. C'est de l'amour facile, gratuit. C'est après que ça se gête, que ça se complique. L'affirmation de soi, la contestation, la rébellion. L'ado contre le système, contre la Terre entière... Mais toi et moi, on n'en est pas encore rendus là...

— Je vais faire attention, p'pa...

— On dit ça, on dit ça...

— Toi p'pa, aimes-tu encore maman ?

— Oui, j'aime encore ta mère et je la désire encore. Mais il est difficile de tout expliquer. Il y a le temps, l'habitude, les contraintes socia-

les et familiales, la routine, les enfants. L'amour est-il éternel ? Peut-on aimer une seule femme durant toute une vie ? Peut-on aimer plusieurs femmes ? Toutes ces questions, je me les suis posées plusieurs fois, et il n'y a pas de réponse absolue. Le temps change tout. Le temps est la mesure de tout. Ce qui était vrai en 1920, en 1950, ne l'est plus en 1982 et ne le sera probablement plus en 2010. C'est aussi une question de culture, de religion et de société.

Gérard regarde maintenant son fils. Comme il a vieilli. Treize ans déjà, bientôt 14 et les grandes questions qui font surface et qui le bouleversent. L'enfance est une période bien courte. Ce n'est pas facile, songe-t-il d'avoir la vie devant soi ! Gérard se souvient de ses 13 ans avec nostalgie. Le temps passe trop vite. Il lui semble que c'était hier qu'il tenait Laurent dans ses bras. Les couches, le premier sourire, les premiers pas. C'était hier !

Laurent est content d'être venu à la pêche avec son père. Il n'aime pas plus la pêche, mais il reviendra pour lui parler, l'écouter, pour être ensemble. Il suffisait de se parler pour se rapprocher. Il a l'impression maintenant d'avoir mis le pied, durant quelques instants, dans le monde des adultes et d'en être sorti sain et sauf et, en quelque sorte, un peu grandi.

Laurent est heureux de ce dimanche tranquille passé sur l'eau. Il aurait aimé parler de

son frère François, mais ce sera pour une prochaine fois, se dit-il. Oui, une prochaine fois.

— Rentrons, dit Gérard, il se fait tard. *L'Almanach* a menti, et ce n'est pas la dernière fois.

— Oui, rentrons, approuve Laurent.

Gérard et Laurent ne rapportent pas de poisson à la maison, mais ils ne reviennent pas bredouilles pour autant.

Gérard prend les rames pour ne pas rompre le calme de la rivière. Il est un peu plus de quatre heures. La faim se fait sentir. Laurent se laisse aller à sourire. Gérard est content d'avoir rencontré ce fils qu'il était en train d'oublier. Il a envie que cette relation soit de plus en plus intense, de plus en plus complice.

La chaloupe heurte le sable. Gérard descend et la hisse à moitié sur la berge. Laurent apporte la mallette rouge si précieuse au pêcheur.

— P'pa, je t'aime, dit-il, en lui tendant la mallette et en le regardant droit dans les yeux.

Gérard a reçu un coup au cœur. Il fait chaud. Il fait bon tout à coup. Ses yeux brillent. Il reste sans voix.

Gérard passe son bras autour des épaules de son garçon et, avec beaucoup de chaleur et de tendresse, lui répond :

— Moi aussi, Laurent. Moi aussi... je t'aime.

10

L'amour
ou l'amitié ?



— **D**ÉPÊCHEZ-VOUS ! crie Marthe sur le perron en laissant tomber son livre sur le fauteuil. DÉPÊCHEZ-VOUS ! répète-t-elle, prête à ameuter le village.

Les deux pêcheurs s'activent et pressent le pas.

— Dépêchez-vous ! On va être en retard. Il est déjà près de cinq heures et vous n'avez pas pris votre douche. On va arriver en retard chez tante Évangéline. Allez, Gérard, va te raser...

Gérard obéit. Laurent, que la perspective d'aller souper chez sa vieille tante n'enchantait guère, risque d'une voix mielleuse :

— Et si je restais ici pour faire changement ? Je n'ai pas envie d'aller m'ennuyer chez elle.

La phrase plane.

Marthe regarde Gérard en silence, cherchant dans ses yeux une réponse à donner.

Gérard, haussant les épaules, répond :

— D'accord pour aujourd'hui.

— Mais je ne comprends pas, réplique Marthe. C'est toujours toi qui insistes d'habitude pour qu'il vienne.

— C'est vrai, mais aujourd'hui je n'ai pas envie de l'embêter. S'il veut rester seul ici ou avec des amis, il le peut.

— Merci p'pa. J'entendrai une fois de moins : « Mais comme y a grandi ! » « Y r'ssemble don' à son père ! » « Ma foi du bon Dieu, cé son portra tout craché. » « Qu'est-ce que tu vas fére quand tu vas êt'e grand ? » dit Laurent en imitant la vieille voix de sa tante.

Gérard et Marthe ont de la difficulté à réprimer un sourire. Au fond, Laurent a raison.

— Tu nous as convaincus, dit Marthe. Ce qui n'empêche pas cependant de venir la voir à l'occasion.

Laurent approuve d'un mouvement de tête.

Le supplice sera pour un prochain dimanche.



Le temps est lourd. L'averse imminente. Les nuages sont gonflés à bloc. Bientôt ce sera le déluge.

Seul dans la cuisine, Laurent se prépare un souper vite fait : sandwich au jambon avec une petite salade du chef faite de radis, de céleri, de tomates et d'échalotes. Laurent brasse la

salade d'un grand geste en ajoutant un soupçon de mayonnaise.

Puis, il apporte le tout au salon. Délice suprême du fruit défendu : manger devant la télé. L'émission n'est pas intéressante, c'est une reprise comme on en sert souvent l'été. « Encore du réchauffé, ce n'est vraiment pas de saison ! » Mais Laurent n'a pas envie de se lever pour changer de chaîne.

Soudain, on frappe à la porte.

Laurent n'attend personne et ses parents sont sortis.

— Entre, dit-il avec joie au visage qu'il vient de reconnaître à travers la moustiquaire.

C'est Nathalie. La belle et douce Nathalie. La courageuse plongeuse.

— Tu es seul ? demande-t-elle.

— Oui, mais ça ne fait rien. Entre, je suis en train de finir de souper, dit-il en lui montrant son sandwich. Veux-tu que je t'en prépare un ?

— Non, merci. Je viens tout juste de sortir de table.

Laurent et Nathalie passent au salon.

Nathalie s'écrase sur le divan tandis que Laurent, ne sachant où se mettre, prend finalement place dans la chaise berçante. Pour l'instant, il se garde bien de parler la bouche pleine. Sa mère serait fière de lui si elle le voyait en ce moment si plein de distinction.

Nathalie se croise les bras, met ensuite ses mains sur ses cuisses nues, puis sur ses genoux. Ses mains ressemblent à des papillons qui ne savent pas où se poser. Elle rougit à peine et pense qu'elle aimerait bien être ailleurs. C'est la première fois qu'elle est chez Laurent, et tout cet environnement inconnu la fige et lui enlève tous ses moyens. Elle contemple ses espadrilles et joue avec les breloques de sa chemise indienne.

Le silence est embarrassant.

Laurent met les bouchés doubles, c'est le cas de le dire, pour terminer sa salade, et regarde Nathalie du coin de l'œil de temps à autre. Il est troublé. Si Benoît était là, il ne rougirait sans doute pas et ils parleraient sans cesse.

L'intimité rend les gens différents.

Soudain, comme un animal effrayé par le bruit d'un chasseur, Nathalie se lève d'un bond. Son regard excité par une série de bibelots sur une étagère l'a attirée. Debout, elle manipule avec soin, un à un, les objets à la fois curieux, anodins, beaux et parfois ridicules. Souvenirs de voyages, objets trouvés, coquillages, pierres, tout y est. Des cartes postales, d'anciennes boîtes en métal pour cigarettes, des boîtes d'allumettes, quelques timbres, un petit totem, un mocassin en forme de porte-clés, une tour Eiffel plaquée or, des photos, un

vase pour brûler de l'encens, un souvenir de Percé, un autre des chutes du Niagara. Nathalie pouffe de rire : en dessous c'est écrit « MADE IN TAIWAN ».

Nathalie se sent plus détendue. Lentement, elle apprivoise ce salon, son odeur et ses meubles.

Laurent se lève à son tour et s'approche d'elle.

Nathalie lui pose des questions sur les objets qui la fascinent. Laurent répond de manière évasive. Les questions importent peu. Les réponses aussi. Il s'agit de meubler ce silence gênant. Ce qu'ils réussissent un peu à faire.

Laurent s'approche encore de Nathalie. Il respire son corps. L'embrasse des yeux, frôle ses cheveux. Sa tension monte. Il sent son cœur battre plus fort. On dirait qu'il veut sortir de sa poitrine. Nathalie ressent la même chose. Il fait chaud. Les mains de Laurent tremblent, hésitent, puis viennent se poser sur les épaules de la visiteuse. Elle se retourne vers lui. Laurent baisse la tête. Elle ferme les yeux. Le désir est là. Il est prêt à bondir comme un jeune fauve. Laurent appuie ses lèvres contre celles de Nathalie.

L'instant est bon et chaud. Le temps s'étire. Le rêve commence. C'est le doux moment doux. Laurent enroule ses bras autour du corps de Nathalie qui se fait plus pressant contre le sien. Il sent son cœur qui bat encore plus fort.

Sa main frôle son sein. Elle s'arrête. Une chaleur bienfaisante traverse tout leur être.

Nathalie qui rêvait elle aussi de ce moment s'abandonne comme la vague sur la rive. Elle se laisse aller à la douceur de cette saveur. Il vente un peu dans sa tête. Ses mains caressent le dos de Laurent avec lenteur. Le bonheur, les yeux fermés, à pleine bouche. La chaleur de l'autre. Les vêtements froissés. La douceur du geste. La Terre vient de s'arrêter de tourner pour eux. Rien ne compte plus que l'instant présent. Le plaisir est toujours trop court.

Ils sont deux.

Ils sont seuls

Ils sont bien.

Laurent regarde Nathalie et l'embrasse avec tendresse. Il se sent incapable d'arrêter. Il aimerait que la vie s'arrête là. L'odeur de ce corps féminin qui l'envahit lui fait tourner la tête. Elle sent bon la pluie.

Le silence est revenu, mais il est plein de regards tendres et attachants.

Puis, sans le vouloir, Laurent pense à Benoît. On n'est jamais complètement maître de ses pensées. Comment lui annoncer cette bonne nouvelle qui n'en sera pas une pour lui ? Si Benoît avait été à sa place, aurait-il fait la même chose ? Aurait-il profité de cette occasion, de ce bienheureux hasard ? Mais était-ce vraiment un hasard ? Nathalie avait-elle choisi ? Les

aimait-elle tous les deux ou le préférerait-elle depuis le début ?

Pour Benoît, Laurent s'en remet au destin. S'il est vraiment son ami, il comprendra. Sinon, est-ce que cela valait la peine d'être amis ?

Tout à coup, un bruit de bicyclette. Une course précipitée sur le gravier. Des coups de massue à la porte. Laurent traverse la cuisine surpris et inquiet.

— Entre, Benoît ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Essoufflé et décontenancé, Benoît ne remarque pas la présence de Nathalie qui s'est retirée dans un coin du salon et s'adresse uniquement à Laurent.

— Tu ne devineras jamais, dit Benoît.

— Quoi ?

— Benoît ouvre le journal sur la table et montre de l'index l'objet de son désarroi. C'est à ce moment qu'il remarque la présence de Nathalie.

Laurent prend le journal et lit.

— Je ne vous dérange pas au moins, fait Benoît, un peu mal à l'aise.

Laurent ne répond pas, il est absorbé par sa lecture.

— Incroyable, ce Fred ! Il a du front tout le tour de la tête. C'est écœurant ! C'est un menteur de la pire espèce, crie Laurent, déchaîné. Les adultes sont tous pareils. On ne peut pas leur faire confiance deux minutes. Ils veulent

toujours avoir le gros bout du bâton, la plus grosse part du gâteau. En plus de nous voler, il a le front de dire que c'est lui qui a découvert l'épave !

— Calme-toi, dit Benoît, qui est au fond aussi enragé que son ami, mais qui se contient.

Benoît devine maintenant la situation. Son sixième sens ? On dirait que l'amour flotte encore dans l'air. Il a tout compris. Il n'a besoin de personne pour lui faire un dessin. Il vient d'arriver bon deuxième. C'est clair. Nathalie préférerait Laurent. Ça lui donne un coup, mais c'était à prévoir. « Dans les histoires de cœur, il n'y a jamais deux gagnants », se dit-il intérieurement.

Nathalie s'empare du journal et ne peut s'empêcher de lire tout haut l'article qui figure au bas de la photo où l'on voit Fred entouré de multiples objets repêchés dans le Richelieu.

— Fred Campeau, un résidant de Saint-Mathias, a fait l'étonnante découverte d'une épave au fond du Richelieu datant probablement de la fin du XVIII^e siècle. L'épave, selon M. Campeau, renferme de nombreux objets anciens tels que des pièces de monnaie, des boutons militaires, des assiettes en porcelaine, des marmites, des boulets de canon, etc. M. Campeau faisait, par pur plaisir, de la plongée sous-marine la semaine dernière lorsqu'il...

Nathalie n'a plus envie de poursuivre la lecture de l'article et lâche :

— Maudit Fred ! Nous faire ça à nous.

Le trio est désemparé. Leurs illusions et leurs rêves sont bafoués. Leurs visages s'allongent de désespoir. Le désarroi est à son comble. Ils sont dans un cul-de-sac. L'ennemi a porté le coup fatal.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire contre Fred ? lance Laurent avec un regard assassin.

— Tout, répond Benoît. On peut tout faire contre un gars qui mesure un mètre quatre-vingt-dix et qui pèse cent kilos. On peut tout, mais il faut se lever de bonne heure, ironise-t-il.

Pour sa part, Nathalie garde le silence et reprend son sang-froid. La vengeance n'a jamais été son lot. Il en est autrement de Laurent, plus impulsif et plus violent. On dirait un volcan toujours sur le point d'éclater. Laurent a toujours eu de la difficulté à contrôler ses émotions. C'est dans sa nature, répétait sa mère lorsqu'il était jeune. Il ne peut pas souffrir qu'on lui marche sur les pieds, il réagit tout de suite. Avec le temps, il apprendra à se maîtriser davantage. Pour l'instant, il sait qu'il est comme ça, il veut se corriger et c'est déjà beaucoup. Laurent volcan ! Laurent patient ! Laurent amoureux et tendre ! Combien y a-t-il de Laurent ?

— On pourrait casser les vitres de son garage, dit Laurent, crever ses pneus, lui mettre du sucre dans son réservoir d'essence, saccager son garage, lui...

— Il va se douter que c'est nous et ce sera pire encore. Ça ne fera qu'envenimer les choses. On jetterait de l'huile sur le feu inutilement. Soyons plus subtils et réfléchissons. Il ne faut pas que notre vengeance soit aveugle.

— De belles paroles, oui ! Mais il faut passer à l'action un jour, rétorque Laurent.

— C'est vrai, appuie Nathalie. On ne doit pas rester là à prendre cette seconde gifle sans rien dire, sans rien faire. Il y a une limite à tout.

— Se mesurer à Fred, c'est se battre contre Goliath, lance Benoît.

— D'accord, reprend Laurent. Mais n'oublie pas que c'est David qui a triomphé de Goliath.

— Sans doute, mais ce n'est pas tous les jours que les David gagnent contre les Goliath ; que les pauvres et les petits ont le dessus sur les riches et les puissants de ce monde.

Le groupe accepte mal la défaite. C'est beaucoup plus facile de gagner que de perdre. Mais que faire contre Fred ? Sur quel toit faut-il crier que ce sont eux qui ont découvert l'épave en premier ? Que Fred n'est qu'un bandit, qu'un parasite qui profite du travail des autres ?

— Il doit bien y avoir un moyen ! dit Benoît.

— On est trop près de notre problème, souligne Nathalie. Il nous faut un peu de recul, peut-être qu'après une nuit de sommeil une solution s'imposera d'elle-même...

— Tu as raison. Attendons à demain et réfléchissons chacun de notre côté.

Benoît vient de se rappeler qu'il vient de perdre deux fois aujourd'hui. La déception est difficile à digérer. L'épave passe encore, mais Nathalie... Il y croyait tellement. Il espérait tellement. La tristesse a le bras long.

— Allons marcher un peu, propose Nathalie, la pluie vient de cesser. Venez !

En sortant de la maison, Nathalie prend la main de Laurent et la serre avec joie. Puis, elle jette un regard plein de bonté vers Benoît. Un regard qui en dit long. Le message passe, mais péniblement.

Malgré tout, Benoît se sent de trop. Comme la cinquième roue du carrosse. Il préfère s'éloigner et les laisser seuls afin de ne pas les déranger.

Après quelques pas, Benoît se retourne et dit :

— Bon, je vous laisse, je vais rentrer.

— Reste avec nous, dit Laurent, tu n'es pas de trop.

— Je sais bien, mais je préfère rentrer.

— Comme tu veux...

Nathalie se hisse sur la pointe des pieds et embrasse Benoît sur la joue doucement, tout doucement.

Un prix de consolation pour le vaincu ? Non, plutôt un geste de profonde amitié pour sceller davantage celle qui unit Benoît et Laurent. Il ne faut pas que l'amour brise l'amitié, ce serait trop bête.

Laurent n'est nullement surpris et ne bronche pas.

— À demain, dit Benoît en lui serrant la main avec un peu plus de fermeté que d'habitude.

Dire que rien n'est changé serait mentir.

Benoît enfourche sa bicyclette et, après quelques coups de pédale, le chagrin se fait plus lourd. Le mal ne passe pas. La boule logée au creux de sa gorge est encore là. Il a le cœur en miettes, mais il se doute bien que tout sera terminé dans quelques jours, puisqu'il le faut bien. Il sait déjà qu'il pourra regarder Nathalie et Laurent dans les yeux sans baisser la tête et sans rancune.

Benoît s'en veut d'être aussi bon perdant.

Il se met à pédaler comme un fou, puis il ralentit. Ses mains sont moites. Sa poitrine va éclater. Elle ne peut se contenir plus longtemps. Ses yeux baignent dans l'eau. Ça fait mal, une blessure au cœur. Ça fait mal quand on se sent repoussé. On se sent seul. Terriblement seul.

Et son cœur bat comme un tambour infernal. On pleure d'abord au-dedans, ensuite c'est le déluge au-dehors. Les larmes n'arrangent rien, mais elles soulagent.

Finalement, Benoît se laisser aller. Sur ses joues, des larmes coulent comme deux rivières. Combien faut-il de larmes pour cicatriser un cœur blessé ?

Benoît soupire. Il se sent mieux. C'est bête, mais c'est comme ça.

Et la pluie fine se remet à tomber.

11

La vengeance



Les plongées se font nombreuses. Chaque groupe essaie de tirer le maximum de l'épave. Mais elle ne pourra donner que ce qu'elle a. Un jour, ils finiront bien par trouver le fond du pot. Et quand il n'y aura plus rien...

Laurent, Nathalie et Benoît évitent Fred, il va sans dire. On s'épie. On se guette. La balle est dans le camp de Laurent, et Fred s'attend bien à ce qu'elle lui rebondisse bientôt en plein visage. Pour l'instant, la ruse et la subtilité l'emportent sur la force sauvage.

Le trio réfléchit encore sur le coup à porter et ce n'est pas facile. C'est la deuxième fois qu'il se fait damer le pion et, cette fois-ci, l'échec doit être lavé.

Fred passe maintenant pour une vedette, au village, et il est toujours délicat de s'attaquer au héros du jour. Fred fait le jars. Il aime attirer l'attention sur lui. L'attention, comme un manque d'amour à combler.

Quant à Michel et Hervé, ils se font discrets et se sont officiellement liés à la bande de Paul.

Ils gardent cependant le secret pour eux et continuent de se lever au petit jour.

Fait nouveau depuis mercredi matin, une Volvo noire arpente les rues de Saint-Mathias. Son conducteur dans la quarantaine ressemble à un gérant de banque. Ses cheveux sont fraîchement coupés et il arbore juste un peu de gris sur les tempes comme dans une réclame publicitaire. Des lunettes de soleil accentuent son air sérieux.

L'œil impassible, il a interrogé d'une voix neutre M. Marchand et Gaston Gaucher, peu habitués à se faire poser des questions compliquées. Fred Campeau n'est pas à l'abri des intempéries.



— Mais, monsieur Campeau, vous savez bien que nul n'est censé ignorer la loi.

— Je sais, c'est un dicton...

— Mais c'est plus qu'un dicton, monsieur Campeau, c'est la loi sur les biens culturels qui a été approuvée le 8 juillet 1972. Tout ce qui est au fond de la rivière Richelieu appartient *de facto* au Gouvernement du Québec. La première chose à faire était...

— Je ne savais pas.

— ... la première chose à faire était d'avertir le ministère des Affaires culturelles et des communications dont je suis l'un des représentants ou votre Société d'histoire locale, et puis de ne toucher à rien, strictement à rien, afin de ne pas troubler le futur travail des archéologues au lieu de vous livrer au pillage comme vous l'avez fait. J'espère qu'il n'est pas trop tard et que le mal n'est pas irrémédiable, sermonne Antoine Duberger.

Fred est confus. Il ne sait pas quoi dire. Il est dans ses petits souliers. Comment se tirer d'embarras devant le représentant du Ministère dont la froideur le glace et l'impressionne. Ses doigts tambourinent sur le comptoir. Son regard s'éparpille.

Devant lui, Antoine Duberger attend d'autres explications. Il a tout son temps. Il est payé pour cela et, à Québec, on lui a formellement demandé de tirer cette histoire au clair.

Fred crache enfin le morceau.

— Pour être franc, lâche-t-il, je n'ai plongé qu'une seule fois dans la rivière et je n'ai rien trouvé. Il faisait trop noir. C'était la nuit.

Et Fred continue de mentir comme il respire.

— Mais comment ?... et cette photo dans le *Journal de Montréal* ?

— C'est de la frime ! En fait, les pièces que vous avez vues sur la photo, j'ai piqué tout

ça à une bande de jeunes adolescents. Des amateurs, ils avaient caché ça dans leur cabane et...

— Et on peut avoir les noms de ces jeunes gens ? coupe Duberger sans manifester plus d'intérêt qu'il ne le faut à cette histoire de rivalité, car après tout ça ne le regarde pas.

— Mais bien sûr, répond Fred d'un ton conciliant.

Avec des gestes lents et minutieux, Antoine Duberger sort de sa poche un calepin noir et une plume plaquée or.

— Eh bien ! j'attends, fait-il d'une voix d'inspecteur.

— Pour vous mettre sur la bonne piste, à votre place, moi, je commencerais par Laurent. Oui, Laurent Gagnon. Il n'habite pas loin d'ici. Je crois que c'est le chef de la bande, si cette bande a un chef.

Fred respire mieux. Il vient de dégager une jambe du piège.

— Bien ! j'apprécie votre collaboration.

Fred passe sa main dans ses cheveux huileux. Il a hâte que cet enquêteur déguerpisse et le plus tôt sera le mieux. Il ne sait pas quoi inventer pour le congédier. Quelques gouttes de sueur perlent sur son front. Duberger s'en aperçoit, mais ne s'en formalise pas outre mesure.

— J'ai beaucoup de travail en ce moment, déclare le garagiste en désignant une auto sport

au capot ouvert et, si c'est tout, je vais retourner travailler.

— C'est que ce n'est pas tout, dit Duberger en remontant ses lunettes avec son index. La Direction du Patrimoine, en vertu de la loi et des pouvoirs qui lui sont conférés, doit être en possession de tous les artefacts trouvés au fond du Richelieu. Elle doit les étudier, les analyser, les cataloguer, et les restaurer s'il y a lieu pour ensuite les confier à un musée qui, lui, les exposera au grand public. Les artefacts sont des éléments très importants qui nous renseignent sur notre passé, nos origines et sur notre Histoire.

Fred est embarrassé. Il est attaché à ses vieux objets et se séparer de son butin est une idée cruelle pour lui. S'en séparer gratuitement, c'est encore plus difficile.

— Je comprends. Je comprends, dit Fred en hochant la tête avec résignation. Suivez-moi.

— Voilà, dit-il, d'un geste de la main en montrant les vieilles assiettes, les boutons, les pièces de monnaie et la petite marmite soigneusement rangés dans une caisse près de la porte de son entrepôt.

Antoine Duberger contemple avec joie le butin. Son visage se rembrunit cependant en pensant qu'il va salir son veston bleu marine avec cette boîte poussiéreuse. Il n'ose pas demander à Fred de la transporter à sa place,

ce serait vraiment dépasser les bornes.

— Parfait. C'est tout ? Vous n'avez pas donné ou vendu des pièces à des amis ou à des connaisseurs ?

— Non.

— Très bien, je dresse l'inventaire de tous ces objets réquisitionnés et je vais vous demander de signer cette déclaration.

Fred s'exécute de mauvaise grâce.

— Quand je pense qu'on n'a même plus le droit de trouver une épave ! Où allons-nous ?

— Allons, allons, monsieur Campeau, ne vous laissez pas abattre. Les artefacts seront exposés dans un musée. Ils appartiennent à la nation, à la collectivité et non à un seul individu. Allez, faites un effort pour comprendre. Ce n'est pas agréable pour moi non plus, monsieur Campeau. Vous n'êtes pas le premier qui affiche un air triste après la confiscation d'un trésor que l'on croyait à soi. Enfin, ça passera, vous verrez.

Fred le laisse faire son sermon et sourit intérieurement. S'il savait l'idée qu'il vient d'avoir à l'instant !

Antoine Duberger soulève la caisse et essaie tant bien que mal de ne pas se salir en se dirigeant vers sa voiture pour la déposer dans le coffre. Ce qui est parfaitement impossible. Agacé, il passe à plusieurs reprises ses mains sur son complet pour en chasser la saleté.

— Bon, il ne reste plus qu'à vous remercier de votre collaboration, déclare le fonctionnaire.

Fred secoue la main qu'on lui tend. Politesse oblige.

Antoine Duberger s'engouffre dans sa voiture et démarre en direction de la maison de Laurent Gagnon.

En souriant, Fred regarde la Volvo s'éloigner. Il a bien dupé ce Duberger qui se croyait plus malin que le loup. Fred siffle de joie en pénétrant dans l'entrepôt, car au fond de la pièce, un canon du XVIII^e en bon état, ainsi qu'une dizaine de boulets en fer sont bien dissimulés derrière plusieurs barriques.

« S'il pense reprendre tout ce que j'ai réussi de peine et de misère à arracher à l'épave, il se trompe royalement. Ce qu'il vient de me confisquer, il ne l'emportera pas au paradis. Ni ce qui reste dans l'épave. L'épave est à moi. À moi seul ! lance tout haut Fred qui ne s'étonne pas le moins du monde de s'entendre parler tout seul.

Fred affiche un sourire démoniaque. L'épave, les artefacts trouvés et la photo dans le journal lui ont monté à la tête. Les gens l'arrêtent dans la rue pour lui parler de sa découverte. Pour le féliciter. Fred flotte un peu et se promène la tête dans les nuages et les pieds pas tout à fait sur terre.

La lueur de son regard impénétrable fait peur.

Fred sort du garage avec trois courts tuyaux à la main et répète bien haut en serrant son poing libre :

— Si je ne profite pas de cette épave, personne ne l'aura !

Ses joues sont d'un rose plus violent. Sa démarche est ferme et déterminée. Personne ne peut arrêter Fred lorsqu'il a une idée en tête.

Il est plus de midi. Le soleil tape de plus en plus fort.



Lorsque Antoine Duberger descend de son automobile, Laurent pense qu'il s'agit d'un vacancier perdu qui cherche son chemin. Benoît pense la même chose.

Les deux adolescents sortent de l'ombre et font les premiers pas vers l'étranger.

Marthe, derrière le rideau du salon, surveille la scène, l'œil inquiet. Gérard n'est pas plus rassuré, mais il continue de jouer avec son cube Rubik. Marthe et Gérard restent à l'écart et continuent d'avoir confiance en Laurent.

— Bonjour ! Je me présente : Antoine Duberger du ministère des Affaires culturelles.

Laurent et Benoît le regardent sans comprendre davantage.

— C'est Fred Campeau qui m'a donné votre adresse et les renseignements nécessaires pour que je sois en mesure de vous demander de me remettre les objets que vous avez repêchés dans l'épave que vous avez trouvée au fond du Richelieu...

Droit au but, sans détour, le même sermon se débobine comme une leçon récitée par cœur, mais avec un brin de conviction tout de même. Laurent et Benoît n'en reviennent pas. Jamais ils n'auront été les véritables maîtres de toute cette histoire. C'est le bout du bout. La fin du voyage. Terminus. Tout le monde descend. La boucle est bouclée.

« S'ils pensent avoir le dernier mot, ils se trompent, les gars du Ministère. C'est mon épave. Ils ne l'auront pas, marmonne Fred en serrant les dents. »

Il marche d'un pas décidé. Il bondit dans son auto et démarre en flèche en faisant crisser les pneus sur l'asphalte. Fred fonce à cent trente kilomètres à l'heure. Sur la banquette arrière, son équipement de plongée. Sur la banquette avant, une mallette noire qui semble bien inoffensive. À l'intérieur, trois courts tuyaux de métal léger remplis de poudre et une minuterie.

— Il faut tout vous remettre ? dit Laurent, abattu.

— Oui, tout. Je comprends vos sentiments et votre déception, mais il le faut. Le bien commun passe avant celui de l'individu.

— C'est Fred qui nous a dénoncés ? demande Benoît.

— Dénoncé... dénoncé, c'est un bien grand mot. Après tout, il n'a fait que son devoir de citoyen.

— Vous lui avez confisqué ce qu'il nous a volé au moins ?

— Oui, soyez sans crainte à ce sujet. Voici d'ailleurs la déclaration qu'il a signée. Les objets sont dans mon coffre.

Ébloui par le soleil, Fred appuie quand même sur le champignon jusqu'au fond. Il est fou de rage. Il revoit Duberger. La caisse. L'automobile. Son air hautain. Il ne se possède plus. Il roule à tombeau ouvert. Sa main caresse la valise noire à ses côtés. Dans un instant ce sera la fête !

Laurent et Benoît sont déçus. La partie, la véritable bataille se termine par un match nul. Aucun gagnant. Aucun perdant. Sauf le Ministère. Ni Fred ni eux n'auront le fin mot de l'histoire et c'est sans doute mieux ainsi.

— Quand je pense à tout le mal qu'on s'est donné pour rien, s'exclame Benoît.

— Oh ! non, pas pour rien, corrige Duberger. Au contraire, vous avez fait beaucoup pour

l'Histoire et pour le Québec. Vous avez sans doute sonné l'heure des recherches historiques du Richelieu. C'est une rivière importante qui a joué un rôle prédominant dans notre jeune histoire. Et je suis persuadé que le Ministère ne sera pas insensible à votre geste et qu'il saura être reconnaissant.

— De quelle manière ? demande Laurent.

— Je ne sais pas encore au juste, mais j'en suis persuadé.

Ses mains tremblent comme des feuilles en automne. C'est toujours comme ça quand on pose pour la première fois des gestes inhabituels. Fred essaie de contrôler la situation. Le moteur de la chaloupe semble sur le point de s'arrêter. Il tousse comme un vieux qui fume trop. Fred craint la panne. Le moment serait mal choisi. Arrivé à destination, le moteur se tait. L'ancre est jetée. L'eau tourbillonne.

L'été s'achève en queue de poisson. Antoine Duberger observe Benoît et Laurent en se demandant si cette moue est due au soleil ou à la rancœur.

Les jeunes sont vidés, lessivés. Il ne reste rien. Les citrons sont pressés. Et Nathalie qui ne sait rien encore. Elle arrivera dans quelques instants. Elle sera bouleversée. Triste aussi. C'est trop bête ! Une aventure qui aurait pu

être magnifique et qui tourne au vinaigre. C'est comme une symphonie qui se termine par une fausse note.

Fred descend au fond de la rivière comme une roche. La charge de dynamite est bien posée. Le détonateur attend la pression nécessaire pour faire son travail. La dynamite ne pardonne aucune maladresse. Fred s'écarte pour admirer le spectacle. Suffisamment, il ne le sait pas encore...

Soudain, un bruit terrible semblable à un coup de tonnerre. Une explosion gigantesque coupe le Richelieu en deux. Une chaloupe fracassée flotte à la surface. Le feu danse sur l'eau.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait une explosion. Vite, allons voir !

La Volvo noire démarre en trombe. Sur la berge du Richelieu, une foule de badauds s'interrogent et émettent de nombreuses hypothèses plus farfelues les unes que les autres. Le spectacle est terminé. Il n'y a rien à voir, mais la foule est là. Le mystère demeure entier.

Une sirène stridente se fait entendre. La foule s'écarte un peu. La curiosité prend toujours le dessus.

L'eau troublée devient boueuse. Les vagues commencent à peine à se contenir. Soudain, un jeune homme pousse un cri effroyable. Un cri

d'horreur qui vient des entrailles. Un cadavre ensanglanté et méconnaissable repose sur la berge. Un corps affreusement mutilé attire les regards.

— On dirait le garagiste de Saint-Mathias, murmure quelqu'un dans la foule.

L'homme est méconnaissable, mais le tatouage qu'il porte au bras est suffisant pour l'identifier.

Nathalie, Laurent et Benoît sont stupéfaits.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi ?

Antoine Duberger est sidéré. Il repartira ce soir pour Québec avec un dossier taché de sang. Celui de Fred Campeau, garagiste à Saint-Mathias-sur-Richelieu.

12

Souvenir
d'été



Plusieurs jours plus tard, personne ne parle plus de la macabre explosion sur le Richelieu. Le fait divers est relégué aux oubliettes par un autre : un meurtre, un accident, un vol. Laurent, Nathalie et Benoît n'en parlent plus eux aussi, mais ce silence a d'autres raisons. Il y a des choses que l'on n'oublie jamais.

Bientôt, ce sera la rentrée scolaire avec les amis retrouvés, les nouveaux profs, l'école, les vêtements neufs, l'odeur des cahiers et des livres. Dans quelques jours, la vie de tous les jours reprendra le dessus.

C'est la fin des vacances. Et tout ce qui s'achève a quelque chose de triste.

Au cours du dernier dimanche, Laurent, seul à seul avec Nathalie, lui passe autour du cou une chaîne avec un médaillon fabriqué d'une pièce de monnaie du XVIII^e siècle. Il

UN ÉTÉ SUR LE RICHELIEU

en a fait un collier pour défier le temps. En souvenir de tout ce qui a été beau lors de cet été sur le Richelieu.

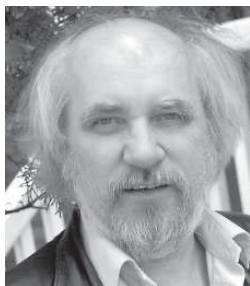
L'été ferme ses yeux.

L'été a des ailes et déjà un goût d'automne.

Note : Jusqu'à ce jour, dix-sept épaves ont été retrouvées au fond de la rivière Richelieu. Bien que les personnages et les événements de ce roman soient fictifs, *Un été sur le Richelieu* aurait pu être l'histoire de l'une de ces découvertes.

Quelques mots sur *Un été...*

Alexis K. Laflamme



Un été sur le Richelieu a été mon deuxième roman. Un deuxième roman, c'est toujours plus angoissant qu'un premier. Avec le premier, on se lance tête baissée, avec fougue et passion, sans trop y penser. Avec le deuxième, on s'imagine un tas de choses : que les gens l'attendent ce roman, on pense aussi à la critique (à l'époque, il y en avait davantage, car il y avait seulement une trentaine d'ouvrages pour la jeunesse qui paraissaient au Québec alors qu'aujourd'hui on en compte plus de 700), etc., bref, on met du stress où il n'y en avait pas.

Mais ce que je retiens le plus de la rédaction d'*Un été sur le Richelieu*, c'est la croisière que j'ai faite sur cette rivière. Le mot est fort bien sûr, mais c'était un très beau moment en famille, une journée fabuleuse avec mes enfants Véronique et Guillaume (deux autres se sont ajoutés par la suite). J'avais pris une vingtaine de photos de la rivière et de ses berges, du fort Lennox aussi, et je les avais épinglées sur le mur de ma chambre à coucher où j'avais mon bureau dans un coin, pour m'inspirer au cours de la rédaction.

Je me souviens également du chapitre 9 : la conversation de Laurent avec son père, dans la chaloupe, que j'avais rédigé d'un seul trait, en une seule journée ; une vingtaine de pages ! C'était tout un exploit pour moi qui n'en écris habituellement que quatre ou cinq dans une journée. Ce marathon, je ne l'ai répété qu'à deux autres reprises au cours de ma vie d'écrivain. Mais le nombre de pages n'est pas important, c'est l'inspiration, la fébrilité dans la création. Dans ces moments-là, on se croit béni des dieux.


À l'époque, les ordinateurs personnels étaient rares. J'avais donc recopié ce roman, écrit à la simple machine à écrire, électrique tout de même, sur un des premiers ordinateurs de la commission scolaire où je travaillais. J'avais mis le point final fort tard dans la soirée et j'étais allé fêter ça avec un hamburger, une frite et un gros coke... on fête comme on peut, n'est-ce pas ? Et avec les moyens qu'on a !

Bref, l'écriture de ce roman reste un beau souvenir.

23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix des bibliothèques de la ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure, Grand Prix du livre de la Montérégie 2008 – Prix du jury
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*, roman de Jean-François Somain

un été sur le richelieu

GRAFFITI



*« - Je pense
que la cabane
est le lieu
le plus sûr. (...)
Derrière eux,
un bruissement
de feuilles,
et ce n'est pas
le vent qui joue
dans les arbres.
Des bruits
de pas feutrés.
De l'ombre sur
les bosquets. »*

« - **T**es histoires de trésor et d'épave, c'est bon pour les films de série B. Franchement, ne nous prends pas pour des poires. Tu essaies de te rendre intéressante, un point c'est tout.

- Mais puisque je vous le dis.

Pourquoi je vous conterais des histoires ? Et puis je n'ai pas parlé de trésor. J'ai parlé d'épave seulement.

- Ouais...

- Puisque vous n'avez pas du tout l'air ni l'envie de me croire, salut !
conclut sèchement Nathalie.

Laurent et Benoît restent là, décontenancés.

Laurent regarde son ami, hésite, puis crie de toutes ses forces.

- **NATHALIE ! NATHALIE ! ATTENDS-NOUS, ON ARRIVE !** »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE EST DE SYBLINE.
LES ILLUSTRATIONS INTÉRIEURES SONT DE PHILIPPE BÉHA.



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

soulieresediteur.com

UN ÉTÉ SUR LE RICHELIEU



9 782896 070299